



EPISTRE¹²

A MADAME DE ***

C'Est à l'Amour, ce riran de mon cœur,
Que j'offre mon premier hommage.
Puisse-t-il, d'un regard flatteur,
Accueillir l'Auteur & l'ouvrage !
C'est lui qui dans l'art de rimer
M'a dicté son tendre langage ;
S'il m'enseignoit l'art de me faire aimer,
Je lui devrois encore davantage.
Vous, de qui les charmes vainqueurs,
Seuls auteurs & témoins de l'ardeur la plus tendre,
M'ont appris à verser des pleurs,
Et le plaisir qu'on goûte à les repandre,
Amour le veut, regnez toujours sur moi.
Et si mes dons peuvent vous plaire,
Jeune & belle *** acceptez, sans colere,
Ce tendre gage de ma foi.

Mes vers vont retracer l'histoire déplorable
De deux amans formés dans le sein des amours.
Jaloux de leur bonheur, le sort impitoyable
De leurs plaisirs borna le cours.
On crut les désunir, ils s'aimèrent toujours.
Envain la fortune cruelle
S'oppose au succès de nos vœux ;
Si nous brûlons d'une flamme fidelle,
Nous triomphons, en dépit d'elle :
*** C'est par le cœur qu'on est heureux.

Vous sçavez, Madame, les raisons qui
m'ont déterminé à composer cet ouvrage. Je
vous lisois un jour, l'histoire d'Abailard
& d'Eloïse, & les lettres passionnées de ces
amans malheureux. Je remarquai que cette
lecture vous attendrissoit, & que vous ne
pûtes vous empêcher de donner des pleurs à
leur cruelle situation. Ce spectacle me tou-
cha à mon tour. Peut-on voir deux beaux
yeux répandre des larmes, sans être tenté
d'en verser ? je pleurai avec vous. Ce tendre
hommage que nous rendions à l'humanité,
dans un profond silence, dura tout le tems
que vous jugeâtes à propos. Je ne m'avisai
d'essuyer mes yeux, que quand vous essuyâ-
tes les vôtres. Un moment après vous reprîtes
la parole, & je commençai alors à parler.
Vous me sçûtes quelque gré de ma sensibi-

E P I S T R E.

liré, parce que vous ignoriez sans doute qu'Eloïse & Abailard n'en avoient pas tout l'honneur. Vous crûtes devoir profiter de ce moment, & vous me priâtes, je me fers de vos termes, de composer une pièce de théâtre sur le sujet que nous venions de lire. Les prières des personnes de votre sexe, & faites comme vous, sont des ordres qu'il seroit dangereux de ne pas exécuter. Je promis de les remplir, sans trop songer à quoi je m'engageois. La réflexion me fit voir des difficultés auxquelles je n'avois pas pensé d'abord. Comment mettre un pareil événement sous les yeux d'une nation aussi delicate que la nôtre sur l'article des bienséances; une jeune fille séduite par celui à qui on avoit confié le soin de ses études, une passion fondée sur le crime, la peine honteuse & cruelle qui en fut le fruit; voilà, sans doute, des objets capables de revolter l'imagination, & de laisser dans le cœur des impressions dangereuses. Malgré toutes ces raisons, ma parole étoit donnée. Il n'y avoit plus moyen de me dédire. Je connoissois tout le péril qu'il y avoit à vous obéir; mais je craignois encore plus le malheur de vous déplaire, en ne vous obéissant pas. L'intérêt du cœur l'emporta sur celui de l'amour propre. Je ne songai plus qu'à remplir mes engagements. Sans

défigurer mon sujet, il fallut chercher à l'adoucir; & quoique je sentisse bien qu'il n'étoit pas fait pour être joué sur le théâtre, j'avois cependant besoin des regles, pour construire un poëme qui ressemblât à ceux qu'on y représente. J'en ai négligé quelques-unes que je n'ai pas cru devoir observer scrupuleusement dans un ouvrage qui ne devoit être que lu.

La pièce finie, je courus vous la communiquer. Je ne dirai point l'impression qu'elle fit sur vous. C'est une circonstance qui n'a rien d'intéressant pour les autres, aussi en ai-je recueilli seul tout le fruit. Si l'accueil que vous lui avez fait est flatteur pour moi, il est indifférent pour les lecteurs. Ils ne reglent point leurs suffrages ou leur critique sur les dispositions des particuliers; & cela doit être. Je me contenterai, Madame, d'ajouter ici, qu'après m'avoir engagé à composer cet ouvrage; vous avez voulu encore que je le misse au jour. Je n'aurois pas manqué de bonnes raisons à vous opposer, si vous aviez été disposée d'en recevoir; mais vous étiez d'humeur de demander, & moi en train d'accorder. J'avoûrai cependant que ma complaisance, à cet égard, a été portée à l'extrême; & il seroit juste que vous m'en tinssiez quelque compte pour mon dédomma-

gement. Ne croyez pas que je cherche à me parer d'une fausse modestie. C'est une ressource usée qui n'est plus qu'à pure perte pour celui qui la met en œuvre. Vous le sçavez, Madame, je suis autant éloigné à chercher des éloges peu mérités, qu'à me refuser à ceux dont je me croirois digne. Les applaudissemens du public, à prendre ce dernier mot dans sa véritable signification, sont pour un Auteur ce qu'étoient autrefois pour un Conquérant les honneurs du triomphe. La gloire littéraire ne sçauroit aller plus loin. Tout écrivain qui fait semblant de les envisager avec indifférence, en impose ; & celui qui est parvenu à les mériter, est monté aussi haut que son état peut le permettre.



ACTEURS.

LE COMTE, Epoux destiné à Eloïse.

FULBERT, Oncle d'Eloïse.

LA MARQUISE, Sœur de Fulbert.

ELOÏSE, Amante d'Abailard.

ABAILARD, Amant d'Eloïse.

NERINE, Confidente de la Marquise
& d'Eloïse.

FRONTIN, Valet d'Abailard.

M. GRIF, Intendant.

*La Scene est dans un Château de Fulbert,
aux environs de Paris.*

ABAILARD.



ABAILLARD

ET

ELOÏSE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, NERINE.

LA MARQUISE.



BAILLARD est, dis-tu, dans son
appartement ?

NERINE.

Oui.

LA MARQUISE.

Sçait-il que je veux lui parler ?

NERINE.

Oui, Madame.

A

2 ABAILARD ET ELOISE,

LA MARQUISE.

Peut-on compter sur toi, Nerine ?

NERINE.

Assurément.

LA MARQUISE.

Es-tu sincère ?

NERINE.

Autant que peut l'être une femme.

De quoi s'agit-il ?

LA MARQUISE.

Toi, dont les yeux curieux

Cherchent partout & percent en tous lieux,

N'as-tu rien découvert au sujet d'Eloïse ?

NERINE.

Comment ?

LA MARQUISE.

N'as-tu pas aperçu

Si pour quelqu'un son ame étoit éprise ?

Et si

NERINE.

Non. Là-dessus je n'ai jamais rien vu.

Depuis le jour que votre frère

A dans ces lieux introduit Abailard,

Philosophe charmant, s'il étoit moins austère ;

J'ai promené mes yeux de toutes parts,

Pour voir si le Docteur, en effet moins sévère,

Ne donneroit pas par hasard

A l'élève qu'on lui confie

PIÈCE DRAMATIQUE. 7

D'autres leçons que de philosophie.

Malgré ce que j'ai fait pour éclaircir ce point,

Je n'ai rien découvert où l'on puisse redire.

L'un ne fait qu'enseigner, & l'autre que s'instruire.

Ils s'estiment tous deux, mais ils ne s'aiment point.

LA MARQUISE.

Et sur quoi juges-tu de leur indifférence ?

NERINE.

La chose est fort claire, je pense.

Semblables à ces gens qui se piquent d'esprit,

Ils sont toujours d'un sentiment contraire.

C'est corsaire, contre corsaire.

L'un veut blanc, l'autre noir. On crie, on s'étourdit,

On ne parle que par *dilemme*.

(J'ai retenu ce mot en dépit de moi-même.)

Non. Ce n'est pas ainsi que l'amour en agit.

On est toujours d'accord avec ce que l'on aime,

Et l'on ne fait pas tant de bruit.

LA MARQUISE.

N'importe. Il faut plus loin porter ta vigilance ;

Et redoubler ta prévoyance.

Et tu m'avertiras....

NERINE.

Enfin nous y voyons.

LA MARQUISE.

Nerine, qu'entends-tu par là ?

NERINE.

Me seroit-il permis de dire ma pensée ?

Aij

4 ABAILARD ET ÉLOISE;

LA MARQUISE.

Eh bien ?

NERINE.

A vos discours on pourroit parier
Que vous voulez vous marier,
Que même vous êtes pressée,
Et que le Philosophe est, soit dit entre nous,
Celui que votre cœur demande pour époux.

LA MARQUISE.

Quoi, Nerine, tu veux qu'à ce point je m'oublie ?

NERINE.

Laissons tous les raisonnemens.
On est fille, il suffit. Et l'on sent là dedans
Un je ne sçais quoi qui nous crie
Qu'il faut cesser de l'être après un certain tems.

LA MARQUISE.

Mais....

NERINE.

C'est un droit qu'on paie à la nature,
Et qu'elle demande à grand cri.

LA MARQUISE.

Moi, je soutiens....

NERINE.

Et moi, je vous assure
Que nous avons besoin toutes deux d'un mari.

LA MARQUISE.

Tu croirois donc....

PIECE DRAMATIQUE. 5

NERINE.

Je crois que votre état vous pèse.
C, a mettons-nous l'une & l'autre à notre aise.
Le cas n'est point douteux, il vous faut un époux.
Voions si le Docteur, Madame, fait pour vous...
Je crois que non.

LA MARQUISE.

Pourquoi ?

NERINE.

Voici ce que j'en pense.
Vous avez de grands biens, un nom, de la naissance,
Un ton de cour, des airs brillans.
Votre Abailard, est homme de province,
Pour bien il n'a que ses talens,
Et je soupçonnerois sa noblesse fort mince.

LA MARQUISE.

Quoi ! parce qu'il n'a pas un nom, de grands
emplois,

Mérite-t'il moins de me plaire ?

Mais à juger de lui par tout ce que je vois,
Sans doute il ne sort point d'une race vulgaire.

Il est même, si je m'en crois,
Philosophe par goût, & professeur par choix.

NERINE.

Par goût, ou par besoin, soit : il est philosophe.

Un Mari de semblable étoffe,

Qu'il soit enfin tout ce que l'on voudra,

Je vous proteste bien, Madame,

A iij

6 ABAILARD ET ELOISE,

Qu'il n'auroit pas l'honneur de m'avoir pour sa femme.

Les sots mortels que ces gens là !

Moi , je préférerois un fat , un petit maître

A tous ces grands docteurs , hérissés d'argumens.

Un fat n'est fat que dans certains momens ,

Un sot ne cesse point de l'être.

LA MARQUISE.

Mon avis sur ce point est différent du tien.

D'ailleurs , s'il faut ne te rien taire ,

Cet Abailard , enfin

NERINE.

Eh bien ?

LA MARQUISE.

Sans y penser , a trouvé l'art de plaire.

NERINE.

Soit. Un sçavant vaut encor mieux que rien.

Vous l'épouserez donc ?

LA MARQUISE.

J'en suis presque tentée.

Non que de ses talens je sois fort entêtée.

Je les admire , j'en fais cas ;

Mais ils ne m'ébloüissent pas.

Ce qui me pique en cette circonstance

Est de regner sur un cœur endurci

Où regne uniquement l'amour de la science ;

De voir un bel esprit , comme un tigre adouci ;

Oublier à mes pieds sa superbe arrogance.

PIECE DRAMATIQUE. 7

J'ai vu tomber à mes genoux
Le Magistrat , le Militaire ,
L'homme de cour , l'homme d'affaire ,
Et je les ai méprisés tous.

Les soins qu'ils me rendoient , ils les rendoient à
d'autres.

Mais un savant est ferme en ses amours.

S'il s'engage , c'est pour toujours.

Et ne connoît d'autres loix que les nôtres.
Quand de pareils amans deviennent nos époux ,
Nous dominons sur eux , sans qu'ils regnent
sur nous.

L'hymen rallentissant leurs flammes ,

La vieille habitude renaît.

L'étude tout entier les occupe , & leurs femmes
Font de leur liberté l'usage qu'il leur plaît.

Ainsi , tirant parti de toutes leurs foiblesses ,
Par vanité nous sommes leurs maîtresses ,
Et leurs femmes par intérêt.

NERINE.

C'est agir prudemment , Madame.

Il faut donc l'épouser & faire son chemin.

Pour moi , sur son valet Frontin

J'ai fait tomber mon choix , & je serai sa femme,
Si vous le trouvez bon.

LA MARQUISE.

Tu peux compter sur moi.

Mon frere est à Paris , où , selon l'apparence ,

A IV

S ABAILARD ET ELOISE,

Il songe à marier Eloïse , & je croi
Que c'est là le motif d'une si longue absence.

A son retour je parlerai pour toi.

NERINE.

Nous l'attendrons peut-être encor long-tems , je
pense.

LA MARQUISE.

Il m'écrit qu'aujourd'hui nous le verrons ici.

De son consentement je te réponds d'avance.

Adieu.

NERINE.

Madame , grammerci.

Comprenez aussi sur ma prudence.

Abailard vient. Deformais avec soin

J'observerai leur contenance ,

Et vous viendrai , de tout , informer au besoin.

SCENE II.

LA MARQUISE, ABAILARD.

ABAILARD.

AUPRE'S de vous , Madame , on m'a dit de me
rendre.

LA MARQUISE à part.

Quel trouble est comparable au mien !

haut. Peut-on vous demander un moment d'ex-
tretien ?

PIECE DRAMATIQUE. 9

ABAILARD.

Me voici prêt à vous entendre.

LA MARQUISE.

Mais, avant tout, sur vous puis-je compter?

ABAILARD.

C'est m'offenser que d'en douter.

LA MARQUISE *à part.*

Ah ! qu'il en coûte cher d'aimer & d'être femme !

Et que j'éprouve un cruel embarras !

haut.

Voyez mes yeux, ne vous disent-ils pas

L'état où se trouve mon ame ?

ABAILARD.

Non.

LA MARQUISE.

Ah ! que je le hais de s'expliquer si mal !

Mais vous dont le génie est, dit-on, sans égal,

Et je crois qu'en cela l'on ne vous fait pas grace,

Qui même dans les cieux sçavez ce qui se passe,

Ne concevez-vous pas ce qui se passe en moi ?

ABAILARD.

Non, Madame, & j'avoue ici mon ignorance.

LA MARQUISE.

Abailard, à ce que je voi,

Vous n'êtes point si savant que l'on pense !

Et c'est ce qui fait mon ennui.

ABAILARD.

Le cœur humain est un vrai labyrinthe.

On ne voit rien de plus obscur que lui.

10 ABAILARD ET ELOISE,

C'est où regnent sur-tout & l'erreur & la feinte.
L'homme peut bien porter ses regards dans
les cieux,
Mesurer leur espace, en compter tous les feux,
Connoître la nature & son Auteur suprême;
Mais, soit distraction, soit négligence extrême,
Ou crainte de se voir si petit à ses yeux,
L'homme ignore un autre homme, & s'ignore lui-même.

LA MARQUISE.

Il est vrai. Pour juger des foiblesses d'autrui,
Il faut avoir senti ce qui se passe en lui.
Pour vous que rien n'altère, ni n'enflamme,
Vous ne pouvez pas concevoir....

ABAILARD.

Je n'oserois me prévaloir....

LA MARQUISE.

Sans pénétrer trop avant dans votre ame,
Je pourrois avancer que sur un certain point
Au reste des mortels vous ne ressemblez point.

ABAILARD.

Et quel est ce point là?

LA MARQUISE.

C'est l'amour.

ABAILARD.

Quoi, Madame,

Vous me croiez incapable d'aimer?

LA MARQUISE.

Oui.

PIECE DRAMATIQUE. 11

ABAILARD.

Je n'ai point sucé le lait d'une tigresse,
Et dans moi la nature a pris soin de former
Un cœur, des sentimens, de la délicatesse,
Enfin tout ce qui fait qu'on se laisse charmer.
Eh ! quelle ame, après tout, & si fiere & si dure
Ne se laissera pas quelquefois enflammer,
En voyant les beautés qui parent la nature,
Et ces yeux dont les feux savent tout animer ?

LA MARQUISE.

S'il arrivoit donc qu'une femme
Voulût....

ABAILARD *à part.*

A quoi tend ce propos ?....

haut.

Voilà votre intendant qui vous cherche, Madame.

SCENE III.

LAMARQUISE, ABAILARD, M. GRIF.

LA MARQUISE *à part.*

AH ! que ces intendans sont sots !

haut.

Laissez-moi, je vous prie, un moment en repos.

Un autre jour je verrai cette affaire.

12 ABAILARD ET ELOISE,

M. GRIF *très-lentement.*

Madame, point du tout. J'aurai fait en deux mots.

ABAILARD *à part.*

Non, Jamais Intendant ne fut plus nécessaire.

M. GRIF, *toujours sur le même ton.*

Comme je suis exact, & sur-tout fort concis,

Je vous apporte ce mémoire ;

Les articles duquel, comme on peut bien le croire,

Sont rédigés par ordre, & d'un stile précis,

Au nombre seulement de cent cinquante-six,

Contenant toutes les dépenses

Faites jusqu'à ce jour, quatorzième du mois,

Pour les menus plaisirs, & leurs appartenances.

LA MARQUISE.

Vous reviendrez une autre fois.

Je n'ai pas le loisir d'examiner ce compte.

M. GRIF.

Dont le total, sauf erreur & mécompte,

Se monte, comme on voit tout au bas du cayer,

A neuf cens quinze francs, dix-neuf sous, un
denier.

LA MARQUISE.

Eh ! Monsieur Grif !

M. GRIF.

On n'en peut rien rabattre ;

Vous ne voudriez pas que j'y misse du mien.

LA MARQUISE

Non. Mais....

PIECE DRAMATIQUE. 73

M. GRIF.

Il faut que chacun ait le sien,
Mon compte est aussi clair que deux & deux font
quatre.

LA MARQUISE.

Je le crois. Cependant . . .

M. GRIF.

Je suis un homme franc:
J'aime mieux n'avoir rien, & mourir sur un banc,
Que d'amasser du bien, au péril de mon ame.

LA MARQUISE:

Aurez-vous bientôt dit ?

M. GRIF.

Je suis ravi, Madame,
Que vous rendiez justice à ma fidélité,
Je m'en vais donc avec humilité,
Pour éviter tout reproche & tout blâme ;
Vous détailler . . .

LA MARQUISE.

Sortez.

ABAILARD,

Je me retirerai ;

Si vous voulez.

LA MARQUISE, à Abailard.

Eh non. Restez.

M. GRIF.

Je Resterai

C'est mon dessein.

44 ABAILARD ET ELOISE,

LA MARQUISE.

Bourreau !

M. GRIF.

Vous êtes trop honnête

Je vais donc commencer. *Primè.* Pour....

LA MARQUISE *à part.*

Quelle tête !

Je n'y tiens plus.

M. GRIF, *lisant.*

Primè donc, pour odeurs ;

Eau de lavande, essences, musc, civete,

Eaux pour blanchir les dents, pour chasser les
vapeurs ,

Où rendre le teint frais , & mainte autre recete ;

Deux cens quatre-vingt francs.

LA MARQUISE.

C'en est fait : je me meurs

M. GRIF *cessant de lire.*

Je ne vous surfais pas. Il faut qu'on considère

Que chacun dans cette maison ,

Jusqu'à la petite fermiere,

Et même votre cuisiniere ,

Use d'ambre & de vermillon.

C'est pis qu'une fureur.

LA MARQUISE.

Je suis évanouie

T'étouffe,

elle sort.

PIECE DRAMATIQUE. 19

M. GRIF *continuant de lire.*

Secundo. Pour deux petits roquets ;
Un épagneul, un singe, & quatre perroquets.
Cinq cens livres, dix sous.

ABAILARD.

Mais à qui, je vous prie ;
En avez-vous donc, Monsieur Grif ?
Ne voyez-vous pas bien que Madame est sortie ?

M. GRIF.

Ah ! pardonnez. Je vais d'un pas hâtif
Chercher Madame, à s'esquiver bien prompte,
Et lui notifier le surplus de mon compte.

il sort.

SCENE IV.

ABAILARD, ELOISE.

ABAILARD.

C'EST Intendant est un homme rétif.
Mais Eloïse vient. Vous me semblez rêveuse ?

ELOISE.

Ne pénétrez-vous pas ce qui fait mon ennui ?
Je ne vous avois point encore vu d'aujourd'hui.
Je vous revois enfin, & je suis trop heureuse !

Cher Abailard, m'aimeriez-vous toujours ?

16 ABAILARD ET ELOISE;

ABAILARD.

Un tel soupçon me surprend & m'outrage;
Pourquoi me tenir ce discours ?

ELOISE.

Vous m'aimez ? je ne veux rien sçavoir davantage;

ABAILARD.

Mes sermens, vos bontés, & vos tendres appas;
Tout ne vous rassure-t-il pas ?

Avec tant d'agréments peut-on cesser de plaire ?

ELOISE.

Si votre cœur est bon, je suis en sûreté.

La constance est le fruit d'un heureux caractère;

Non l'ouvrage de la beauté.

ABAILARD.

Vous m'offensez par ces injustes plaintes.

Que craignez-vous ?

VI ELOISE.

Pardonnez à mes craintes;

Pour calmer mon esprit, je demande en ce jour

Une preuve de votre amour.

Il faut

ABAILARD.

Parlez : que faut-il faire ?

ELOISE.

On attend de mon oncle aujourd'hui le retour.

Il lui faut de nos feux découvrir le mystère.

ABAILARD.

O ciel ! qu'osez-vous proposer,

Madame ;

PIECE DRAMATIQUE. 17

Madame , & quelle est ma surprise !

ELOISE.

Quoi ! vous osez me refuser !

C'en est fait , Abailard n'aime point Eloïse !

ABAILARD.

Madame , il vous adore , & jamais tant d'ardeur

Ne s'étoit fait sentir dans le fonds de mon cœur.

Mais

ELOISE.

Qui peut empêcher l'effet de vos promesses ?

ABAILARD.

Tout.

ELOISE.

Quoi ! vous craignez

ABAILARD.

Oui. Je crains mille revers ;

Je crains mon amour , mes foiblesses ,

Les rigueurs de Fulbert , enfin tout l'univers.

Est-ce là , dira-t-on , ce Philosophe austere ?

ELOISE.

Tu crains les vains discours d'un peuple témé-
raire ,

Et de ton Eloïse , & d'une amante en pleurs ,

Tu comptes donc pour rien la honte & les douleurs ?

Quoi ! son amour trahi , l'état où tu la laisses ,

Tes sermens redoublés , la foi de tes promesses ;

Que sçais-je encor ! peur-être mon trépas ,

Qui va suivre de près la honte où tu m'abbaisses ,

B

12 ABAILARD ET ELOISE,

Ingrat ne te toucheront pas !

ABAILARD.

Ah ! cruelle ! cessez de tenir ce langage.
Vous vivrez , si vos jours dépendent de ma foi.
Ecartons ces horreurs loin de vous & de moi.
J'entrevois , à travers la fureur de l'orage ,
Un port qui peut nous mettre à couvert du naufrage.

Venez , pourquoi balancez-vous ?

Profitions des momens que le ciel nous envoie.
En me suivant vous suivrez un époux.

ELOISE.

Pour nous sauver n'est-il que cette voye ?

ABAILARD.

Dequoi pouvons-nous nous flatter ?
Esclave des grandeurs , plein de son opulence ,
Fulbert voudra-t-il écouter
Un amant , qui sans biens , sans titre , sans
naissance ,

Ne peut piquer sa vanité
D'aucun de ces grands noms dont il est entêté ?
Quand même à nos desirs rien ne seroit contraire,
Pouvons-nous rester en des lieux ,
Où l'on va désormais , à la honte des deux ,
Publier mille bruits qu'on ne peut faire taire ?
Je sens que j'en mourrois de douleur à vos yeux.

ELOISE.

Non, cher amant, souffrez seulement que j'agisse.

PIECE DRAMATIQUE. 12

Eloïse pour vous prierà , pressera ,
Devant son cruel oncle , elle s'abaissera.
Fulbert à nos souhaits peut devenir propice.
Alors , cher Abailard , unie à votre sort ,
Alors de votre cœur uniquement jalouse ,

Vous me verrez vous suivre avec transport
Partout où vos desirs conduiront votre épouse.

A B A I L A R D.

Eh bien. Je veux tout ce que vous voulez.

Je veux jusqu'au bout vous complaire.

Voyez Fulbert , priez , pressez , parlez.

Employez de vos yeux l'éloquence ordinaire.

J'enrends du bruit : changeons de ton & d'en-
tretien.

S C E N E V.

ELOISE , ABAILARD , NERINE.

NERINE , *à part au fond du théâtre.*

SUR le fait je m'en vais les prendre.
Ecoutons leurs discours , & retenons-les bien.

A B A I L A R D.

La chose est aisée à comprendre ,
Et par l'expérience on peut la démontrer.
On a grand tort de s'opiniâtrer
Et contre la raison , & contre l'évidence.

B ij

10 ABAILARD ET ELOISE,
ELOISE.

Si l'air est élastique , il est conséquemment
Pesant , compacte & plein de résistance.
Or s'il est tout cela , je ne vois pas comment
Les hommes peuvent un moment
Résister à ce poids immense.
Il doit les écraser indubitablement.

ABAILARD.

Non. Car l'air du dedans tient l'autre air en balance.

ELOISE.

Cet air extérieur devroit les empêcher
Au moins d'aller , de venir , de marcher.
Je croyois me mouvoir dans un immense vuide.
Soutenir le contraire , est vraiment me fâcher.
Il me faut désormais marcher d'un pas timide ,
Crainte de quelque chute , ou crainte de broncher
Contre un atôme trop solide.

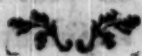
ABAILARD.

Ne craignez rien. L'air est fluide.

ELOISE.

Je commence à voir clair , mais pour m'éclaircir
mieux ,
Recourons à l'expérience.

Ils sortent.



PIECE DRAMATIQUE. 29

SCENE VI.

NERINE, *seule.*

HELAS ! qu'ils sont simples tous deux !
Ils ont peu de malice, encor moins de science.
Car la premiere, à mon avis,
Est, quoique puisse dire un docte & ses écrits,
Celle d'aimer & de se rendre aimable.
Frontin l'a dit, j'en crois Frontin.
Or je soutiens, chose fort soutenable,
Qu'un amant ignorant est toujours préférable
Au Philosophe froid qui n'a que son latin.

SCENE VII.

FRONTIN, NERINE.

NERINE.

AH ! te voilà.

FRONTIN.

Bonjour, Nerine.

Comment me traite-tu, ma charmante Lurine ?
Car on peut à bon droit t'appeller de ce nom,

22 ABAILARD ET ELOISE,

NERINE.

Le compliment est doux. Mais par quelle raison
Me donne-tu ce titre honnête ?

FRONTIN.

Bon ! ne le fais-tu pas ? depuis plus de six mois
Que mon amour me roule dans la tête ,
Tu ne m'as pas permis seulement une fois . . .

NERINE.

Pour le présent je n'ai rien à permettre.
Mais lorsque nous serons unis ,
De tout je te laisse le maître.

FRONTIN.

Tout perd alors la moitié de son prix.
Dans les bras du devoir l'amour triste sommeille.
Ce qu'on lui défend le reveille.
Si tu voulois en attendant . . .

NERINE.

Doucement, Frontin, & sois sage.

FRONTIN.

Tu le veux ? Soit. Pourvu que l'Intendant...

NERINE.

Quoi ?

FRONTIN.

N'anticipe point sur notre mariage.

NERINE.

Pauvre esprit !

FRONTIN.

Cependant je crains . . .

PIECE DRAMATIQUE. 23

NERINE.

Et que crains-tu ?

FRONTIN.

Que Monsieur Grif...

NERINE.

Qui ? lui ! cet animal têtard,

Ce grand Flandrin , cette figure d'homme,
Qui ne finit jamais , dont la présence assomme,
Qui, d'éternels discours , assassine les gens !

Je fais mieux choisir mes amans.

Mon goût pour toi le prouve assez.

FRONTIN.

Pour moi ?

NERINE.

Sans doute.

FRONTIN.

Qui m'en repondra ?

NERINE.

Moi. Mon cœur.

FRONTIN.

Les bons garants !

NERINE.

Ils sont sûrs, & je veux t'en bien convain-
cre. Ecoute.

FRONTIN.

Quoi.

NERINE.

Fulbert arrive aujourd'hui,

24 ABAILARD ET ELOISE,
FRONTIN.

Où.

Après.

NERINE.

Demain je serai ton épouse.

La Marquise l'a dit.

FRONTIN.

J'en suis, parbleu, ravi.
Touche là.

NERINE.

Fais donc trêve à ton humeur jalouse.

Fin du premier Acte.



ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. GRIF, NERINE.

NERINE.

LAISSEZ-MOI, s'il vous plaît. Je ne veux rien entendre.

M. GRIF.

Quatre mots seulement.

NERINE.

Non. Pas la moitié d'un

M. GRIF.

Vous avez beau vous en défendre.

NERINE.

Allez - vous - en.

M. GRIF.

Souffrez

NERINE.

Ah l'importun!

C

26 ABAILARD ET ELOISE;

M. GRIF.

De grace, écoutez-moi.

NERINE.

Quel homme acariâtre!

Adieu.

M. GRIF..

Je veux vous suivre, & dûssiez-vous me
battre.

Il faut, avec votre permission....

NERINE.

Soit. J'aurai plutôt fait de lui laisser tout dire.
Voyons donc : mais sur-tout point de digression.
Soyez expéditif.

M. GRIF.

C'est mon intention.
Toute longueur ennuye ; & des tourmens le pire,
C'est l'ennui.

NERINE.,

Je le sens.

M. GRIF.

Le tems qui court toujours ;
Nous avertit qu'il faut abreger nos discours,
Ne rien dire de trop.

NERINE.

Votre ton laconique
Me plaît assez.

M. GRIF.

Je vais droit au but, & m'en pique.
Je ne lâche jamais un mot qui soit de trop.

PIECÉ DRAMATIQUE. 27

Ma langue, & mon esprit vont toujours le galop.

NERINE.

Il y paroît, je vous assure.

Mais de quoi s'agit-il ?

M. GRIF.

Je viens vous supplier

Que vous me permettiez....

NERINE.

Quoi ?

M. GRIF.

De me marier,

Pour laisser après moi de ma progéniture.

NERINE.

Nous préserve le ciel d'une telle aventure !

Quand tous les Intendans, & les Grifs avec eux
Seroient morts pour toujours, il n'en iroit que mieux.

M. GRIF.

Ce dessein au contraire est sage & fort louable.

C'est pour l'effectuer, que j'ai jetté les yeux
Sur certaine beauté, dont l'humeur agréable
Me promet un bonheur....

NERINE.

Son nom ?

M. GRIF.

C'est.... Devinez.

Oh ! je suis sûr que vous la soupçonnez.

NERINE.

Qui voulez-vous que je soupçonne ?

C ij

18 ABAILARD ET ELOISE;

M. GRIF.

En un mot, c'est vous-même, adorable frippone.

NERINE.

Vous m'aimez?

M. GRIF.

Grace au ciel! c'est là tout mon souçi.

NERINE.

Tant pis pour vous, car grace au ciel aussi!
Je ne vous aime point.

M. GRIF.

Ah! vous êtes trop bonne,
Pour ne pas agréer mes très-humbles respects.

NERINE.

De vos humbles respects je suis l'humble servante;
Je ne veux point être Intendante.

M. GRIF.

Vos charmes sont si doux!

NERINE.

Les vôtres sont si secs!

M. GRIF.

Si pourtant vous vouliez me croire,...

NERINE.

N'en parlons-plus.

M. GRIF.

J'ai du comptant

Je vous enrichirai.

NERINE.

Je n'aime point l'argent.

PIECE DRAMATIQUE. 13

Ce seroit cependant une œuvre méritoire

Que de plumer un Intendant.

M. GRIF.

Prenez pitié de mon martyre.

Voyez mes pleurs.

NERINE.

Vos pleurs me font crever de rire.

Allez mon pauvre ami, je ne veux rien de vous.

M. GRIF.

J'ose espérer qu'un jour, d'un regard moins sévère,

Vous verrez de mon cœur l'hommage volontaire ;

Et que prenant pour moi des sentimens plus doux :

D'un serviteur soumis vous ferez un époux.

M. GRIF fait en sortant plusieurs révérences, accompagnées de gestes & de regards passionnés : Nerine y répond avec un ris moqueur, & des gestes méprisans.

SCENE II.

NERINE seule.

CE Monsieur Grif est un homme admirable !
Je lui sçais gré pourtant de me trouver aimable.

Quoique de sa conquête on soit peu glorieux,

Cela flatte toujours l'amour propre femelle.

Qu'un sot aime une femme, & dise qu'elle est belle ;

Il n'est plus si sot à ses yeux.

C iij

SCENE III.

LA MARQUISE; NERINE.

LA MARQUISE.

NERINE, eh bien, n'as-tu rien à me dire ?

NERINE.

Pardonnez-moi. Nos gens ne s'aiment point.

Soyez tranquille sur ce point.

Je m'y connois.

LA MARQUISE *à part.*

Grace au ciel je respire !

NERINE.

Tantôt seuls je les ai surpris

Qui raisonnoient sur certaine matiere ;

Selon moi , fort peu nécessaire.

Les Philosophes sont de singuliers esprits !

LA MARQUISE.

Sur quoi disutoient-ils ?

NERINE.

Sur l'air. Quelle misere !

Oui , Madame , sur l'air. Je vous laisse à penser

Si ce point-là pouvoit les bien intéresser.

Ils ont parlé beaucoup & du plein , & du vuide ,

Du pesant , du leger , enfin que sçais-je moi

Ce qu'ils ont dit encor ! je croi

PIECE DRAMATIQUE. 31

Pourtant, Madame, & je décide
Qu'ils n'ont en tout cela rien dit de fort solide.

LA MARQUISE.

Ils ne s'aiment donc point, Nerine ?

NERINE.

Assurément.

L'amour, pour s'expliquer, parle bien autrement.

Je crois, à peu près, m'y connoître.

Lorsqu'on voit quelque objet charmant ;

Objet aimé, comme il doit l'être ;

Ce sont certains soupirs, c'est un air de langueur ;

Des yeux tantôt éteints, tantôt remplis d'ardeur ;

C'est un transport dont on n'est pas le maître.

Que de vivacité ! quel doux épanchement !

Que l'on s'exprime éloquemment !

On gémit, on se plaint, on querelle, on s'appaise.

Tantôt triste, puis gai, toujours rendre, toujours

Ayant à reveler quelque secret qui pèse.

Gestes, maintien, regards, discours,

Pleurs, sourire, silence même,

Nous sommes tout amour, tout annonce qu'on aime.

Est-on heureux ? c'est une joye, un bien

Près duquel le reste n'est rien,

Et les yeux d'un amant semblent partout le dire.

Veut-on le devenir ? On s'empresse, on soupire,

Ce sont des soins, c'est un tendre respect,

Des discours si touchans ! On s'épuise en tendresse ;

On promet tout. Quelqu'un nous paroît-il suspect ?

Civ

32 ABAILARD ET ELOISE;

Craint-on quelque rival ? esprit , raison , sagesse ;
Repos , tout disparoit , & c'est pis qu'une yvresse.
Voit-on l'objet aimé se déclarer pour nous ?

Adieu fureurs , adieu transports jaloux , on est
Tout se calme , & l'orage cesse.

Ce n'est point-là le portrait de nos gens.

LA MARQUISE.

Je vois qu'à me servir tu te montres fidelle,
Mais ma nièce paroît. Qu'on me laisse avec elle.
Je sçaurai te payer de tes soins obligeans.

SCENE IV.

LA MARQUISE, ELOISE.

LA MARQUISE.

ELOISE, je sçais que vous êtes sincere ,
Sur un point important daignez ne me rien taire.
Je vous aime , & je ne n'eus jamais
Rien de caché pour vous.

ELOISE.

Je n'ai point de secret
Dont je ne puisse vous instruire.

LA MARQUISE.

Connoissez-vous à fonds votre maître ?

ELOISE.

Je sçais

PIÈCE DRAMATIQUE. 33

Qu'il a de grands talens que tout le monde admire,
Qu'on fait sur-tout sous lui de merveilleux progrès.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas là sur quoi je veux qu'on m'éclair-
cisse.

A ses talens je rends justice.

Pensez-vous qu'Abailard eût de l'éloignement

Pour quelque tendre engagement ?

ELOISE.

Je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire ?

Daignez. . .

LA MARQUISE.

Je vais m'expliquer mieux.

Je veux le marier.

ELOISE.

Le projet est heureux !

LA MARQUISE.

Croyez-vous qu'Abailard refuse

De se prêter à cet arrangement ?

ELOISE *vivement.*

Oui. Je le crois.

LA MARQUISE.

Mais quelle excuse

Pourroit-il donc avoir ?

ELOISE.

Il en a cent.

Un Philosophe ! lui , songer au mariage !

Non. Il n'est pas propre pour le ménage.

34 ABAILARD ET ELOISE;

LA MARQUISE.

De son état on pourra l'arracher.

Une femme charmante, à la fleur de son âge,
Peut beaucoup sur un cœur qu'elle veut s'atta-
cher.

ELOISE.

L'épouse qu'à son sort vous avez destinée

A donc bien de piquans appas ?

LA MARQUISE.

Mais dans le monde on dit qu'elle n'en manque pas ;

Vous me paroissez étonnée ?

ELOISE.

Madame, point du tout.

LA MARQUISE.

Quelque intérêt secret

Vous fait-il craindre que son ame

Ne se livre aux transports d'une amoureuse flâme ?

ELOISE.

Je ne vous comprends point. Ai-je d'autre intérêt
Que celui que l'on trouve auprès d'un maître ha-
bile ?

M'instruire, me former est tout ce que je veux.

LA MARQUISE.

Vous faites sagement de borner là vos vœux.

ELOISE.

Cette reflexion est assez inutile.

LA MARQUISE.

Manièce, si j'en crois vos yeux, votre embarras.

PIECE DRAMATIQUE. 33

ELOISE.

Vous me désespérez en parlant de la sorte.

LA MARQUISE.

Mais voyez où déjà le dépit vous emporte.

Possédez-vous donc mieux, puisque vous n'aimez pas.

ELOISE *vivement.*

Je me possède aussi.

LA MARQUISE.

Vous n'êtes pas sincère;

Cet air mystérieux, votre saisissement....

ELOISE.

Mais il n'est point là de mystère.

LA MARQUISE.

Bien sérieusement?

ELOISE.

Oui. Sérieusement.

LA MARQUISE.

Je vais donc épouser Abailard.

ELOISE.

Vous, Madame?

LA MARQUISE.

Oui. Moi.

ELOISE.

Vous vous moquez.

LA MARQUISE.

Non.

16 ABAILARD ET ELOISE;

ELOISE.

Vous seriez la femme
D'un ... Cela ne se peut.

LA MARQUISE.

J'y ferai de mon mieux.
Abailard à peu près est instruit de mes vœux.

ELOISE *à part.*

Qu'entens-je ! Quoi le traître ! il a pu me le taire !
haut.

Sans doute cet amour, avec un front sévère,
On ne l'aura pas écouté ?

LA MARQUISE.

C'est porter un peu loin la curiosité.

ELOISE.

Non. Je n'en doute point, vous avez su lui plaire.
Abailard des mortels est le plus amoureux.
Aimez-le à votre tour, devenez son épouse.
Mon ame assurément.... n'en fera point jalouse.

à part.

Je suis perdue ! (*haut*) Il vient. Vous pouvez tous
les deux

Vous arranger pour cet hymen heureux.

elle sort.



SCENE V.

LA MARQUISE, ABAILARD.

ABAILARD *à part.*

ELOÏSE m'évite ! ah ! que j'ai lieu de craindre...
Si j'osois m'éclaircir.... Mais il faut se contraindre.

LA MARQUISE *à part.*

Il me cherche des yeux, il paroît se troubler.

Sans doute il vient pour me parler.

ABAILARD *à part.*

Attendons qu'elle se retire.

LA MARQUISE *à part.*

Il réfléchit sur ce qu'il doit me dire.

ABAILARD *à part.*

Que cet instant me pèse, & que je voudrois bien...

LA MARQUISE *à part.*

Voyons s'il parlera.

ABAILARD *à part.*

Le touchant entretien !

LA MARQUISE *à part.*

Oh c'en est trop. Il faut que je commence.

Quel supplice ! (*haut*) Abailard.

ABAILARD.

Plait-il. Me parlez-vous ?

38 ABAILARD ET ELOISE;
LA MARQUISE.

Mais.... je crois qu'oui. D'où vient ce long
silence ?

ABAILARD.

Madame.... je révois.

LA MARQUISE.

Le compliment est doux,
Et j'étois le sujet de votre rêverie ?

ABAILARD.

Pardonnez-moi.

LA MARQUISE.

Comment ! Et qui donc, s'il vous plaît ?

ABAILARD.

C'est un point de philosophie.

LA MARQUISE.

Ne pouviez-vous choisir un plus aimable objet ?

Pour la belle galanterie ,

Je le vois bien , Abailard n'est pas fait.

Mais vous sçavez les secrets de mon ame;

Puis-je me promettre....

ABAILARD.

Madame ,

Qu'exigez-vous de moi dans l'état où je suis ?

Gardez vos bienfaits pour un autre.

Mon cœur , d'un cœur comme le vôtre

N'est pas un assez digne prix.

D'ailleurs, la chose est impossible.

PIECE DRAMATIQUE. 39

LA MARQUISE.

Je suis donc à vos yeux un objet bien horrible?

ABAILARD.

Je rends plus de justice à vos charmans appas.

Je voudrois vous aimer, & je ne le puis pas.

LA MARQUISE.

Qui peut vous empêcher....

ABAILARD.

Un obstacle invincible;

Par d'autres nœuds je suis lié,

Et le devoir....

LA MARQUISE.

Seriez-vous marié?

ABAILARD *à part.*

Songeois à nous tirer d'affaire.

haut.

Oui. Je le suis.

LA MARQUISE.

C'est fort bien fait à vous;

J'étouffe de dépit, de honte & de colere.

D'une très-digne épouse, adieu le digne époux.

SCENE VI.

ABAILARD *seul.*

AH! le ciel me délivre enfin de la Marquise.
Son amour importun me pèsait en effet.

40 ABAILARD ET ELOISE;

Libre dans ma tendresse, allons voir Eloïse.

Elle m'apprendra le sujet....

Mais en ces lieux un sort heureux la guide:

SCENE VII.

ABAILARD, ELOISE.

ABAILARD.

MADAME, ah ! votre aspect ranime mon espoir,
Souffrez

ELOISE

Laissez-moi.

ABAILARD.

Quoi !

ELOISE.

Je ne veux plus vous voir.

ABAILARD.

Qu'entens-je ! ô ciel !

ELOISE.

Vous êtes un perfide.

ABAILARD.

Ce discours me surprend. Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ?

ELOISE.

Vous le sçavez trop bien.

ABAILARD.

Non, Madame.

ELOISE.

PIECE DRAMATIQUE. 41

ELOISE.

Il suffit.

ABAILARD.

De grace !

ELOISE.

Non.

ABAILARD.

Du moins apprenez-moi mon crime.

ELOISE.

Allez.

ABAILARD.

Quelle raison

ELOISE.

Elle est trop legitime.

ABAILARD.

Je l'ignore pourtant.

ELOISE.

O ciel ! que je vous hais !

ABAILARD.

Et moi , je vous adore encor plus que jamais.

Madame Quel chagrin , quel trouble vous devore

Que vois-je ! vous pleurez ! se peut-il qu'à ce point . . .

Non. Non. Rien ne rompra le beau nœud qui nous joint.

Mon Eloïse m'aime encore.

ELOISE.

Non. Je ne vous pardonne point.

Et loin de vous aimer , ingrat , je vous abhorre.

D

42 ABAILARD ET ÉLOISE,

ABAILARD.

Ah ! votre cœur dément ce que la bouche dit.

ÉLOISE.

Ne croyez point mon cœur, croyez-en mon dépit.
C'en est fait, & pour vous il n'est plus d'Eloïse.

ABAILARD.

Vous m'étonnez, & ce prompt changement...

SCENE VIII.

ABAILARD, ÉLOISE, NERINE.

NERINE.

GRANDE nouvelle ! agréable surprise !

Fulbert arrive en ce moment.

Le cœur ne vous dit rien ?

ÉLOISE.

Que veux-tu qu'il me dise ?

NERINE.

Je m'entens. Valers, chaise, & tout ce qui s'ensuit ;
Marche à grands pas, & l'escorte avec bruit.

Certain Monsieur, homme de conséquence,
Jeune, riche, & qu'on dit d'une illustre naissance ;

Mais fat, ajoute-t-on, au suprême degré,
Plein d'une sottise & frivole arrogance,
Avec Fulbert dans la salle est entré.

Par-ci, par-là sur son compte l'on cause ;

Et je crois entrevoir la chose.

PIECE DRAMATIQUE. 43.

ELOISE.

Et que crois-tu ?

NERINE.

Tenez, ou je n'ai point d'esprit.

Ou je vois ce dont il s'agit.

Ce Monsieur, ne vous en déplaît,

Vient exprès pour vous épouser.

ELOISE à part.

O ciel !

ABAILLARD.

Qu'osez-vous proposer ?

NERINE.

Vous devez en être bien aise.

ABAILLARD.

Comment ?

NERINE.

Monsieur, point de courroux.

Vous êtes l'ami de Madame.

N'est-il pas vrai, que le bien le plus doux

Que peut goûter une belle ame,

Est de voir son ami nager dans les plaisirs ?

Si de ce grand Seigneur Eloïse est la femme,

Elle aura tout au gré de ses desirs,

Bijoux de prix, demeure magnifique,

Riches habits, & nombreux domestiques.

Cela ne doit-il pas vous réjouir le cœur ?

ABAILLARD.

Sortez.

Dij

44 ABAILARD ET ELOISE,

NERINE *à part.*

Quelle mouche le pique ?
Le Docteur aujourd'hui n'est pas de belle humeur.
J'entrevois, à peu près, ce que cela veut dire.

SCENE IX.

ABAILARD, ELOISE.

ABAILARD *à part.*

QU'AI-JE entendu ! ce contretems me perd
haut.

Que dites-vous du dessein de Fulbert ?

ELOISE.

Moi, Monsieur, rien.

ABAILARD.

Je vous admire.
On veut vous marier, & vous ne dites rien ?

ELOISE.

Je dois à mes parens entière obéissance.

ABAILARD.

Vous épouserez donc cet homme d'importance ?

ELOISE.

Sans doute.

ABAILARD *piqué.*

Vous ferez très-bien.

PIECE DRAMATIQUE. 41

ELOISE

Monsieur, j'en suis persuadée,
Et je profiterai de vos sages avis.

ABAILLARD.

Notre parti, Madame, étoit déjà tout pris.
Vous pouvez suivre votre idée.

ELOISE.

C'est le comble de vos souhaits.
Et je romprois tous vos projets,
Si pour cet autre himen j'étois moins décidée.

ABAILLARD.

Eh bien, soit. Ne nous gênons pas.
Mon cœur doit aujourd'hui se régler sur le vôtre.
Ah ! je chérissais trop un nœud si plein d'appas !
J'aurois vécu pour vous, je vivrai pour une autre.
Et pour vous imiter, je ferai cet effort.
Il m'en coûtera cher, je le sçais, & ma mort...
Mais n'importe, Madame, il faut vous satisfaire.

ELOISE.

Lui ! sa mort ! arrêtez. Respectez ma misère.
Je veux que vous viviez.

ABAILLARD.

Ces soins sont superflus.
C'est vouloir mon trépas que de ne m'aimer plus.

ELOISE.

Abailard, vous suis-je encor chère ?

86 ABAILARD ET ELOISE.

ABAILARD.

Si vous l'êtes ! peut-on cesser de vous aimer ?
J'en atteste vos yeux , mes craintes inquietes ,
Et ces jaloux transports qui viennent m'allarmer.

ELOISE.

Pourquoi donc m'accabler , ingrat , comme vous
faites ?

Contre les coups d'un destin ennemi
Que ne rassurez-vous ma constance étonnée ?
Vous êtes mon bonheur , ma gloire , mon appui ;
Verrez-vous une infortunée ,
Aux pleurs , au desespoir , à la mort condamnée ,
Sans adoucir les maux que j'éprouve aujourd'hui ?
Je n'examine point si vous m'avez trahie.

Mais si vous m'aimâtes jamais ,
Rompez l'himen affreux dont je vois les apprêts ;
Et vous disposerez ensuite de ma vie.

ABAILARD.

Je vais vous obéir au gré de vos desirs.
Mais pouvez-vous penser qu'à vous seule soumise ,
Mon ame porte ailleurs ses feux & ses soupirs :
J'adore , & je ne veux adorer qu'Eloïse.

ELOISE.

Pourquoi donc me cacher l'amour de la Marquise ?

ABAILARD.

Ah ! cessez de me condamner.
Je devois , Eloïse , en l'état où vous êtes ,
Vous épargner ces soins , ces peines inquietes ,

PIECE DRAMATIQUE. 47

Où votre cœur pouvoit s'abandonner.

Je ne connois que trop votre délicatesse.

Par un recit cruel j'ai craint d'empoisonner

Ces plaisirs purs, ces doux momens d'yvresse.

Que l'amour, par vos mains, s'empresse à me
donner.

Quelle crainte plus légitime!

C'est l'amour qui fait tout mon crime.

En sa faveur daignez me pardonner.

ELOISE.

Cruel, mais cher amant, que de mon cœur sensible

Vous connoissez-bien les chemins!

Vous m'opposez toujours une force invincible.

Et vos triomphes sont certains.

Soyez donc de ce cœur le souverain arbitre.

Reglez tous ses desirs, je vous le livre. Hélas!

Il est à vous à plus d'un titre.

Disposez-en, mais n'en abusez pas.

ABAILLARD.

Reposez-vous sur ce cœur qui vous aime.

Ne perdons point de tems en ce péril extrême.

Tout délai peut être fatal.

Allons sçavoir si cet heureux Rival,

A qui déjà votre oncle a donné son suffrage,

Sur mon amour doit avoir l'avantage,

Et si Fulbert prétendra me ravir

Le seul bien. . .

48 ABAILARD ET ELOISE;

ELOISE.

Croyez - vous qu'à son ordre barbare

Jamais je puisse consentir ?

Non, Avant que de vous le cruel me sépare,

Cher Abailard, vous me verrez mourir.

Fin du second Acte.



ACTE

PIECE DRAMATIQUE. 45



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, FULBERT.

FULBERT.

MONSIEUR, vous avez vu ma nièce;
Qu'en pensez-vous ?

LE COMTE.

Je la trouve assez bien.

Elle a de la beauté, mais sans délicatesse;

Des agrémens, mais sans finesse,

Et franchement ses yeux ne disent presque rien.

Elle plaira pourtant, quand elle saura plaire.

L'air de la cour la polira.

FULBERT.

Lui trouvez-vous quelque esprit ?

LE COMTE.

Elle en a.

J'entens de cet esprit dont on ne sait que faire.

E

10 ABAILLARD ET ELOISE.

De cet esprit de pure opinion.

Mais à propos, quel est ce visage équivoque,
Cet homme que je vois hanter votre maison?

FULBERT.

C'est un Sçavant fameux.

LE COMTE.

Sa figure me choque.

FULBERT.

Tout Paris en fait cas, & c'est avec raison.

LE COMTE.

Vous croyez donc qu'un sçavant est un homme?

FULBERT.

Très-estimable.

LE COMTE.

Passé.

FULBERT.

Et très-estimé.

LE COMTE.

Non.

Il n'a d'imposant que le nom.

Au fond c'est un mortel qui d'abord nous assomme.

Qui dans un cercle & fatigue & déplaît.

Qu'on critique souvent, & même avec justice.

Que quelquefois on loue par caprice,

Par orgueil, ou par intérêt.

Qui frondant tout, s'aime seul, & se prise.

Qui dans le coin poudreux d'un triste cabinet,

PIECE DRAMATIQUE. 31

Alterant sa santé, lit, compose, s'épuise,
Pour donner au public, après bien du tracas,
Un livre que peut-être il n'approuvera pas.

FULBERT.

Ce n'est point là le caractère
Du sçavant dont je parle. Il est tout au contraire
Poli, doux, sans être affecté;
Rien qui sente chez lui le pesant, l'entêté.
Un bel esprit enfin.

LE COMTE.

La gloire en est petite,
Il n'est Rimeur ultramontain,
Il n'est Pédant, mince écrivain
Qui n'usurpe ce nom. L'homme d'un vrai mérite
N'en prend aucun, mais il attend
Que le public lui-même le lui donne.
Quelle figure maintenant
Croit-on que fait un bel esprit?

FULBERT.

Très-bonne.

LE COMTE.

C'est une erreur. Que de soins, de travaux
Et pour percer la foule, & se faire connoître !
Il faut à tout moment combattre des rivaux,
Franchir mille obstacles nouveaux
Que sous nos pas sans cesse l'on fait naître.
Négliger sa fortune, immoler son repos,
Avoir des complaisans à gage

E ij

51 ABAILARD ET ÉLOISE

Pour applaudir jusques à nos défauts.

S'armer de force & de courage

Contre les ignorans , les fots , les envieux ,

Pour assurer le succès d'un ouvrage.

Toujours trembler pour lui , toujours luter con-
tr'eux.

Jouer toute sa vie un si sot personnage.

Finir enfin par être gueux ,

Et ne laisser pour héritage

A des enfans tristes & malheureux

Qu'un peu de gloire , un livre , & son nom en
partage.

FULBERT.

Voilà l'ordinaire destin

Des esprits du commun , j'en conviens. Mais enfin

Celui dont il s'agit n'est point tel.

LE COMTE.

On le nomme ?

FULBERT.

Abailard.

LE COMTE.

Ah j'entens ! Il est assez gentil.

FULBERT.

Vous appelez ainsi le plus excellent homme !

LE COMTE.

On m'en parloit un jour , il n'a que du babil.

Et dans cette maison , s'il vous plaît , que fait-il ?

PIECE DRAMATIQUE: 31

FULBERT.

Il instruit Eloïse, & verse dans son ame
Ces sublimes clartés.... Vous riez?

LE COMTE

Une femme;

Dont tout le mérite & l'emploi
Doit être la toilette, ou la coquetterie,
Apprend la rhétorique & la philosophie:
La chose est plaisante, & je croi
Qu'elle mérite qu'on en rie.

FULBERT.

Quoi, Monsieur, vous voulez....

LE COMTE.

Oui. Le bien commun veut;
Et la raison aussi, qu'une femme accomplie
Ignore tout, si la chose se peut.
Trop d'esprit la rend sotté, indocile, impolie;
Nous y perdons, elle n'y gagne rien.
Estropier les mots, dire des bagatelles,
Répondre de travers à ce que l'on sçait bien,
Mais posséder à fonds le stile des ruelles;
Employer avec art les mines, le coup d'œil,
Sçavoir quitter, reprendre son fauteuil,
Se placer dans son jour, inventer une mode,
N'importe qu'elle soit ridicule, incommode,
C'est du neuf, il suffit, & le neuf prend toujours;
Voilà les vrais talens des femmes de nos jours.

Mais j'apperçois Madame la Marquise.
Votre Nièce la suit.

E iij

SCENE II.

LECOMTE, FULBERT, LA MARQUISE,
ELOÏSE.

FULBERT.

APPROCHEZ, Eloïse.

Je vous aimai toujours, vous ne l'ignorez pas.

Votre pere étoit mort avant que la lumiere

Ouvrît vos yeux, & conduisît vos pas,

Et vous avez appris qu'à votre tendre mere

Votre naissance a donné le trépas.

Mes soins, depuis ce tems, vous tiennent lieu de
pere.

J'ai mis à vous former mes plaisirs les plus doux.

Je veux par un illustre & tendre mariage

Couronner mon heureux ouvrage.

LE COMTE.

Oui, Madame, & c'est moi qui serai votre époux.

On le veut, & j'attens de votre complaisance

Que par une sincere & prompt obéissance

Vous répondrez aux soins qu'on veut prendre pour
vous....

Vous vous taisez ! ma surprise est extrême !

Peut-être j'avois trop présumé de moi-même,

Et vous m'ouvrez les yeux sur le peu que je vau.

PIECE DRAMATIQUE.

FULBERT.

Elle sent tout l'honneur que vous voulez lui faire,
Et bientôt vous verrez que son cœur

LE COMTE.

Je l'espère.

Mais enfin on doit dire aux gens deux ou trois mots;

FULBERT.

Apparemment la modestie

LE COMTE.

Souvent cette vertu dans le sexe applaudie,

N'est que l'art de dissimuler,

Où bien un voile au manque de génie.

De quelque nom pourtant qu'on veuille l'appeller,

Elle ne défend pas aux Dames de parler.

C'est mon avis. Demandez à Madame.

LA MARQUISE.

Oui. Monsieur a raison. Je soutiens qu'une femme

Doit toujours, bien ou mal, parler & caqueter.

Le jeu, la parure, les modes

Offrent à nos discours des ressources commodes.

Manquent-elles enfin : on n'a qu'à se jeter

Tout-à-coup dans la médifance,

Et dire du prochain tout le mal qu'on en pense.

Le fonds est riche, sûr, fecond en beaux portraits,

Amusant, & sur-tout ne tarissant jamais.

LE COMTE.

Oh ! c'est là que je brille, & qu'avec éloquence

Je fais la guerre à tout le genre humain.

E iv

56 ABAILLARD ET ELOISE.

ELOISE.

L'heureux talent !

LE COMTE.

Ah ! vous parlez enfin !

ELOISE.

Vous y gagnez , Monsieur , que l'on sçache se
taire.

Et la discretion ne doit pas vous déplaire.

LE COMTE.

Courage , appuyez comme il faut.

Aiguisez tous vos traits , je ne saurais m'en plaindre :

J'en ferai même gloire , & le dirai tout haut.

Votre sexe est bien moins à craindre ,

Quand il tonne sur nous , que quand il ne dit mot.

ELOISE.

Il faut donc garder le silence.

Vous venez de me desarmer.

LE COMTE.

Ah ! vous prétendez m'allarmer.

On n'y réussit pas aisément , comme on pense.

Je suis inaccessible à la mauvaise humeur.

Car qu'une femme gronde , ou bien qu'elle se
taise ,

Ce qui vient de sa part n'a rien qui ne me plaise.

J'explique tout en ma faveur.

ELOISE.

La précaution est prudente,

On s'épargne par là bien du désagrément.

PIECE DRAMATIQUE. 57
LE COMTE.

Vous vous trompez. D'un trait piquant
L'homme d'un bon esprit jamais ne s'épouvante;
Et c'est à la charge d'autant.

Vous n'avez vos défauts, & nous n'avons les nôtres;
Que pour nous en moquer & les uns & les autres.

LA MARQUISE.

Au fonds rien n'est plus amusant.
Et ces jeux à l'esprit donnent libre carrière.

ELOISE.

Eh, Madame! il vaudroit bien mieux
Tirer sur ces défauts un voile officieux,
Y compatir, les plaindre & s'en défaire.

LE COMTE.

N'ajoutons point un poids à l'humaine misère.
Le monde ne seroit alors qu'un triste amas
De gens toujours gênés, & toujours dans la
plainte,

Timides dans leurs vœux, mesurés dans leurs pas;
Ennemis des plaisirs, esclaves de la crainte.

Il vaudroit mieux mille fois n'être pas,
Que d'être ainsi toujours dans la contrainte.

LA MARQUISE.

Je suis de cet avis.

ELOISE.

Il flatte notre cœur.
Et le cœur est pour nous la source du malheur.
S'il est réglé, je consens qu'on le suive.

ABAILARD ET ELOISE,
LE COMTE.

Mais, Madame il faut que je vive.
A suivre le torrent quel grand mal commet-on ?
Souffrez que de mes goûts je vous trace un crayon.
Vous jugerez par ma vie uniforme,
Si chez moi j'ai besoin d'admettre la réforme.
Je suis homme d'honneur, j'ai de l'ambition.
J'aime assez le plaisir, le jeu, la compagnie.
Je me trouve partout, au bal, à l'opera,
Quelquefois à la comédie,
Où cependant je bâille & je m'ennuie,
Mais c'est l'usage, & l'on y va.
Je me pique d'avoir un équipage leste,
D'être excessif dans ma dépense. Au reste,
Courtisan assidu ; quelquefois bon ami,
Quand l'interêt peut le permettre ;
Vif sur le point d'honneur, libertin à demi,
Ne sachant point flatter, mais endurant de l'être.
Peu prevenu du mérite d'autrui,
C'est le bon air, pour moi plein d'un amour extrême,
C'est la raison, car il faut que l'on s'aime.
Je pourrais ajouter aussi....
Mais ce portrait en raccourci
Me suffit. Décidez, & jugez moi vous-même.

ELOISE.

Vous êtes un homme accompli.

LE COMTE.

Avec tout ce mérite enfin je me marie.

PIECE DRAMATIQUE.

C'est un effort de vertu singulier,
C'est un prodige dans la vie,
Fait comme je le suis, que de me marier.

LA MARQUISE *à part.*

Il est charmant avec cette faillie.
Je crois que de l'aimer je ferois la folie.

LE COMTE *à Eloïse.*

Oui. Voilà le sujet qui m'amene en ces lieux.
Vous m'avez plu, malgré vous-même.
Si vous m'aimez autant que je vous aime,
Je vous offre ma main, & mon cœur & mes vœux.

LA MARQUISE *à part.*

Ni! cela gâte tout.

LE COMTE.

Adieu.

SCENE III.

FULBERT, LA MARQUISE, ELOISE.

ELOISE.

QUELLE arrogance!

FULBERT.

Son naturel, ma nièce, peut changer.
D'ailleurs, il faut le ménager.

Le ABAILARD ET ELOISE,

Ses emplois & sur-tout son illustre naissance ;
Méritaient des égards qu'il a droit d'exiger.

Il n'est plus tems que l'on balance.

Préparez-vous , mais sérieusement ,
De donner à ces nœuds votre consentement ,
Et ne me forcez pas d'user de ma puissance.

SCENE IV.

LA MARQUISE, ELOISE.

ELOISE.

ET voilà donc l'époux qui recevra ma main

LA MARQUISE.

Oui. Le voilà.

ELOISE.

Que je suis malheureuse !

LA MARQUISE.

Vous m'étonnez. Le Comte est un homme divin.
D'un amant tel que lui la conquête est flat-
teuse.

ELOISE.

C'est un vrai fat.

LA MARQUISE.

Mais ce fat est bien fait.

PIECÉ DRAMATIQUE. 51

ELOISE.

Oui. Le Comte seroit une femme agréable,
Mais c'est un homme, à mon avis bien laid.
C'est par les sentimens que son sexe nous plaît,
Le nôtre plaît au sien, parce qu'il est aimable.

LA MARQUISE.

Si vous le refusez, quelque autre le prendra.

ELOISE.

Je le cède à qui le voudra.

LA MARQUISE.

Non. Non. C'est votre bien, ma nièce.

ELOISE.

Ah! j'y renonce, & vous le laissez.

LA MARQUISE.

On a dequoi l'engager au besoin,
Si l'on vouloit prendre ce soin.

ELOISE.

Oui. Si pour Abailard vous n'étiez prévenue.

LA MARQUISE.

Pour Abailard! cessez de croire que mon cœur
Ait jamais senti pour lui la moindre ardeur.

Je ne veux plus qu'il paroisse à ma vue.

ELOISE.

Vous l'avez tant aimé.

LA MARQUISE.

Lui! quelle fausseté!

Il est vrai que partout il s'en étoit vanté.

ABAILARD ET ELOISE.

Mais il n'en étoit rien. Je serois insensée
D'en avoir eu seulement la pensée.

ELOISE.

Tantôt vous en parliez sur un tout autre ton;
Et....

LA MARQUISE.

Tantôt j'avois tort, maintenant j'ai raison;
Croyez ce dernier mot. Je suis vraie & sincère.
Abailard a très-fort l'honneur de me déplaire.
Il n'est, au pis aller, digne que de pitié.

ELOISE.

Comment donc !

LA MARQUISE.

Il est marié.

ELOISE *à part.*

Ciel !

LA MARQUISE.

Observez-le bien. Il a toute l'allure
D'un mari très-honteux & très-humilié.
Qu'en dites-vous ?

ELOISE.

Mais.... Oui.

LA MARQUISE.

Je conjecture;

Qu'il n'est pas fort content de sa chère moitié.

Tout me le dit, & même je suis sûre
Que l'Epouse, à son tour, ne l'est pas trop de lui.
Je ne vois des deux parts que dégoût & qu'ennui.

PIECE DRAMATIQUE. 64

Cela divertit fort, convenez-en, ma nièce.

ELOISE *se contraignant.*

Sans doute.

LA MARQUISE.

Il faut que l'on confesse

Qu'un quelqu'un, qui pouvoit ailleurs
Trouver une fortune & des destins meilleurs.

Fait une figure bien fote,
Lorsqu'il est hors d'état de pouvoir s'en servir.

ELOISE.

Vous dites vrai.

LA MARQUISE.

Mais c'est sa faute.

Pourquoi se pressoit-il ? Il peut, tout à loisir,
En enrager, s'il veut. Moi je vais l'en punir,
Offrir ma main au Comte, & rire de sa peine.

SCENE V.

ELOISE *seule.*

CIEL ! Abailard est marié !

Quoi ! jusques-là l'ingrat s'est oublié !

Malheureuse ! ... rompons une funeste chaîne...

Hélas ! dans l'état où je suis,

Sans doute je le dois. ... Sçais-je si je le puis !

D'une coupable ardeur j'étois donc la victime !

24 ABAILARD ET ELOISE,

Quand sa bouche attestoit & la terre & les cieux !

C'étoit donc pour couvrir de ce voile pieux

Un feu que je crus légitime !

Pour creuser sous mes pas un précipice affreux !

Et rendre mon amour complice de son crime !

J'en mourrai de douleur.

SCENE VI.

ELOISE, NERINE.

ELOISE *continue.*

AH Nerine ! sçais - tu
Ce que je viens d'apprendre en mon malheur ex-
trême ?

Cet homme , qui passoit pour la sagesse même ;
Qu'on croyoit plein de foi , d'honneur & de vertu ,
Abailard enfin m'a trahie.

NERINE.

comment ?

ELOISE.

Je l'aimois , & l'ingrat , chaque jour ;
Me juroit un ardeur égale à mon amour.
Je le crus , & j'ai fait le malheur de ma vie.
Mon cœur d'un nœud secret à son cœur s'est lié ;
Et j'apprends aujourd'hui qu'il étoit marié.

NERINE.

Vous me faites trembler, Madame !

ELOISE.

PIECE DRAMATIQUE. 65

ELOISE.

Nerine, je veux bien m'en fier à ta foi.
Mon funeste secret n'est connu que de toi.
A ta sincérité j'ai découvert mon ame.
Mes malheurs sont affreux. Prends pitié de mon sort.
Tu vois le piège où je suis engagée,
Tu vois l'abîme où l'amour m'a plongée ;
Il faut m'en retirer, ou me donner la mort.

NERINE.

Vous n'avez qu'à parler, vous serez obéie.

ELOISE.

Allons. Je veux avec éclat

Meséparer de cet ingrat.

Je veux lui reprocher sa noire perfidie.
Il verra mes douleurs, mes larmes, mon ennui,
Et les remords d'un cœur qui ne vit plus pour lui.

NERINE.

Non. Il faut le punir en épousant le Comte.
Par là vous vous vengez d'un lâche qui vous perd,
Vous prévenez le courroux de Fulbert,
Et vous reparez votre honte.

Mais hâtez-vous. Il faut une vengeance prompt.

ELOISE.

Je sçais qu'à mon devoir je dois tout immoler.
Que la raison le veut, que l'honneur me l'inspire.
Mais au fonds de mon cœur si tes yeux pouvoient
lire,

Mon état te feroit trembler.

66 ABAILARD ET ELOISE,

Un amour malheureux sans cesse me consume.
Le devoir le combat, la passion l'allume.
La honte, le dépit m'assiègent tour à tour.
Je sèche dans l'ennui, je vis dans l'amertume,
Et je sens tous les maux que fait sentir l'amour.

NERINE.

Madame, armez-vous de courage;
Et si ce n'est par choix, mariez-vous de rage.
Le goût viendra peut-être quelque jour.

ELOISE.

Eh bien n'écoutons plus un aveugle caprice.
Je romps l'indigne nœud dont mon cœur est lié,
Et vais.... Est-il bien vrai qu'Abailard me tra-
hisse?

Ah ! s'il n'étoit point marié !...
Mais la Marquise enfin m'a confirmé sa honte.
Sans doute ce rapport lui vient de bonne part.
Je fais qu'elle aimoit Abailard,
Elle veut cependant offrir sa main au Comte.

NERINE.

Preuve complete. A quoi bon balancer ?
Son hymen & sa perfidie,
Fulbert que vos refus commencent de lasser,
Votre repos enfin, tout vous convie
A l'oublier.

ELOISE

Allons. Il n'y faut plus penser.
A tes conseils je m'abandonne.

PIECE DRAMATIQUE. 67

Dispose de ma foi, dispose de mon cœur.
J'obéis. Il n'est rien désormais qui m'étonne,
Et je suis parvenue au comble du malheur.
elles sortent.

SCENE VII.

FULBERT, ABAILARD.

FULBERT.

MONSIEUR, je donne enfin un époux à ma nièce.

Le haut rang, les biens, la noblesse,
Se trouvent en celui que j'ai su lui choisir.
Je ne sçais cependant par quelle repugnance.
Ma nièce à cet hymen ne veut point consentir.
Il est plus d'un moyen de me faire obéir.
Mais avant que d'user d'aucune violence,
Je veux employer la douceur.

Je sçais que vous avez, Monsieur,
Sur son esprit une entière puissance.
Voyez-là, parlez-lui. Vous toucherez son cœur.

ABAILARD.

Qui ! moi, Monsieur ?

FULBERT.

Oui. Vous.

ABAILARD.

Peut-être votre nièce
Ne sent pour cet époux estime, ni tendresse.

F ij

68 ABAILARD ET ELOISE.

FULBERT.

N'importe.

ABAILARD.

Voulez-vous forcer son naturel ?
Et l'engager dans un état cruel
Qui feroit son malheur peut-être, & son supplice ?

FULBERT.

J'ai donné ma parole.

ABAILARD.

Au prix de son repos,
Devez-vous la tenir ? Dans quel gouffre de maux
Va la plonger votre injustice ?

FULBERT.

N'y pensons plus. Il faut qu'elle obéisse,
Et dès ce soir.

ABAILARD.

Non, Monsieur, croyez-moi.
Daignez me dispenser d'un si fâcheux emploi.
Je m'en acquiterois fort mal, je vous assure.

FULBERT.

De grace ! je vous en conjure.
Agissez avec moi, veuillez me seconder.
Eh ! qui sçait mieux que vous l'art de persuader ?

ABAILARD.

Mais si par hasard Eloïse
D'un autre objet étoit éprise,
Voudriez-vous alors, Monsieur, ...

PIÈCE DRAMATIQUE. 69

FULBERT.

Et qui vous a dit que son cœur....

ABAILARD.

Je n'en sçais rien , mais la chose peut être.

FULBERT.

Vous auroit-elle fait connoître....

ABAILARD.

Non. Supposons pourtant....

FULBERT.

La supposition

Me plaît assez. Sur quoi fondez-vous....

ABAILARD.

Pure idée.

Mais si de quelque amour elle étoit possédée ?

FULBERT.

Il faudroit , s'il lui plaît , qu'elle changeât de ton.

ABAILARD.

On n'aime point au gré des autres.

Eloise a des droits indépendans des vôtres.

FULBERT.

Ah ! nous verrons.

ABAILARD.

Si malgré mes avis,

Elle refuse de se rendre ,

Que ferez-vous ?

FULBERT.

Ah ! j'en frémis !

Dans mon juste courroux je puis tout entreprendre.

SCENE VIII.

ABAILARD *seul.*

QUAI-JE entendu ! quel funeste embarras !
On veut que je travaille à me trahir moi-même ,
Que renonçant à ce que j'aime ,
Je signe de ma main l'arrêt de mon trépas.
Cè dernier trait manquoit à ma misere.
Eprouva-t'on jamais un destin plus contraire !
Quel triste enchaînement , ô ciel !
De disgraces qui se succèdent !
Les plus fermes courages cèdent.
Aux horreurs d'un sort si cruel.
J'ai tout perdu dès ma plus tendre enfance ,
Fortune , parens , espérance.
Un seul bien me restoit plus cher à mon amour ,
Plus digne de mes vœux , & plus digne d'envie.
Un barbare destin me l'arrache en ce jour.
Chere Eloïse , hélas ! quand vous m'êtes ravie ,
Mon bonheur , mon repos , le charme de ma vie ,
Tout m'est ôté ! sans vous , cet univers n'est rien ,
Et du jour à regret la lumière m'éclaire.
Essayons toutes fois si par quelque moyen
Je pourrois de Fulbert adoucir la colere ,
Et d'un rival qu'on me préfère
Tromper l'espoir & couronner le mien.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FULBERT *seul.*

ABAILLARD tarde bien à venir me parler !

J'augure mal de sa paresse.

Sans doute il aura vu ma nièce ,

Et ses raisons n'auront pu l'ébranler.

Pour agir j'attens sa réponse. . . .

Mais quel est ce soupçon qui me vient accabler ,

Ce soupçon que mon cœur en ce moment m'annonce ,

Et qu'il sçait si mal démêler.

Ciel qui m'entends ! dissipe cette crainte.

J'ai cru lire tantôt dans les yeux d'Abailard

Que d'un ennui secret son ame étoit atteinte.

Des soupirs lui sont même échappés au hasard.

Et quand je le priois de convaincre Eloïse ,

Et de la ramener , à force de leçons ,

72 ABAILARD ET ELOISE,

A cet hymen qu'elle méprise ,
N'a-t'il pas avec feu combattu mes raisons ?
Non. La simple amitié , modeste dans son stile ,
Parle , agit , exécute , & paroît plus tranquille.
Il faut éclaircir ces soupçons.
Consultons la Marquise , interrogeons Nerine.
Malheur à lui , si ses coupables feux ,
D'une nièce que j'aime avançant la ruine ,
L'avoient conduite au piège où l'attendoient ses
vœux !

S' C E N E I I.

FULBERT, ELOISE, NERINE.

NERINE à Eloïse dans le fonds du théâtre.

VOILA Fulbert. Remettez-vous , Madame ,
Et prenez une fois un parti de vigueur.
Songez qu'à vous venger il y va de l'honneur ,
Que l'on vous a trahie , & que vous êtes femme.

ELOISE.

Ah , Nerine ! je sens tout mon sang se troubler.
Juste ciel ! soutiens ma foiblesse.

NERINE.

Eloïse , Monsieur , demande à vous parler.

FULBERT.

PIECE DRAMATIQUE. 73

FULBERT.

Que me veut-elle ?

NERINE.

Adieu , Madame. Je vous laisse.

Vous ne pouvez plus reculer. *elle sort.*

SCENE III.

FULBERT, ELOISE.

FULBERT.

E LOISE , approchez. Qu'avez-vous à me dire ?

ELOISE.

Monsieur

FULBERT.

C'est me laisser trop long-tems incertain.

De vos vrais sentimens il faut enfin m'instruire.

ELOISE.

Eh bien,

FULBERT.

Quoi ?

ELOISE.

Vous pouvez disposer de ma main.

FULBERT.

Que ce retour me comble d'allégresse !

Et que vous m'épargnez de cruelles douleurs !

Vous m'en voyez verser des pleurs ,

Mais ce sont des pleurs de tendresse.

G

74 ABAILARD ET ELOISE;

SCENE IV.

FULBERT, ELOISE, ABAILARD.

FULBERT *voyant Abailard, court à lui & l'embrasse.*

ABAILARD, quel homme êtes-vous !

On ne tient point contre votre éloquence.
Si cet hymen me flatte, il m'est encor plus doux
De tenir ce bienfait de votre complaisance.

ABAILARD.

Comment ?

FULBERT.

Je sçavois bien, Monsieur, que votre voix
Auroit sur son esprit une force absolue,
A mes intentions ma Nièce s'est rendue,
Et c'est à vous que je-le dois.
Elle épouse enfin....

ABAILARD.

Qui ?

FULBERT.

La demande est plaisante !
Le Comte.

ABAILARD.

Lui !

FULBERT.

Lui-même. Oui. La chose est constante.

PIECE DRAMATIQUE. 75

ABAILARD.

Vous vous mariez donc?

ELOISE *avec dépit.*

Oui.

ABAILARD *à part à Eloïse.*

Mais que deviendra

Un amant...

ELOISE *sur le même ton.*

Tout ce qu'il voudra.

ABAILARD *à part à Eloïse.*

Ah perfide ! est-ce ainsi

FULBERT *à Abailard.*

Dans le fonds de votre ame

N'en ressentez-vous pas un extrême plaisir?

ABAILARD *se contraignant, & montrant quelque joye.*

Ah ! (*à part.*) j'enrage.

FULBERT.

Après tout, pouvions-nous mieux choisir?

Eloïse sera la plus heureuse femme.

Qu'en dites-vous ?

ABAILARD.

Mais très-certainement.

FULBERT.

J'aime à vous voir entrer dans notre sentiment.

Témoignez donc par votre joye.

Qu'en effet votre cœur prend part

Aux biens que le ciel nous envoie.

76 ABAILARD ET ELOISE;

ABAILARD *affectant un air satisfait.*

J'y suis sensible , & pour parler sans fard . . .
à part.

C'en est trop , & j'éprouve un horrible supplice.

FULBERT.

Votre Apollon fera sans doute son office

Pour chanter cet hymen prochain.

Et nous verrons sortir de votre main

Quelque ouvrage nouveau. Sera-ce vers , ou prose ?

ABAILARD.

Pardonnez-moi. Jamais je ne compose.

FULBERT.

Vous vous en défendez envain.

Venez , ma nièce.

ELOISE.

Allons. Je suis prête à vous suivre.

ABAILARD *à part à Eloïse.*

Ingrate ! Sont-ce là vos sermens redoublés ?

A mon malheur je ne pourrai survivre.

ELOISE *bas à Abailard.*

Perfide ! je ne fais que ce que vous voulez.

FULBERT.

Pourquoi tant de cérémonie ,

Et ces discours à demi mort ?

ABAILARD *embarrassé.*

Je lui disois . . . de finir au plutôt.

Elle brule qu'on la marie.

PIECE DRAMATIQUE. 77

ELOISE *à part.*

Ah ! si je n'écourois que mon ressentiment !....

à Fulbert avec despit.

Sortons, Monsieur. Ma main est toute prête.

FULBERT.

Monsieur, jusqu'au revoir. On vous prie à la fête.

SCENE V.

ABAILARD *seul.*

JE ne puis revenir de mon étonnement.

La fortune, toujours contre moi conjurée,

Par ce funeste événement,

Vient de mettre le comble à mon accablement.

Après une amitié si saintement jurée,

Cette amante tant adorée,

Cet objet que j'aimois cent fois plus que le jour,

M'abandonne, m'oublie, & trahit mon amour !

Voilà l'esprit, voilà le caractère

De ce sexe perfide, & pourtant enchanteur.

Eloïse elle-même, Eloïse préfère

Au plus rendre des cœurs l'éclat de la grandeur.

Eloïse ! faut-il qu'un charme séducteur

M'enchaîne encore à cette ame infidelle !

Que dis-je ! mon amour s'accroît par mon malheur,

Et moins je suis aimé, plus je brûle pour elle.

SCENE VI.
LE COMTE, ABAILARD.

LE COMTE.

JE vous dois un remerciement.

Voulez-vous l'agréer ?

ABAILARD.

Je ne sçais pas comment

LE COMTE.

On m'a dit qu'Eloïse , à vos leçons docile ,
Sur ses vrais intérêts avoit ouvert les yeux ,
Que vous l'aviez rendue & traitable & docile.

ABAILARD.

Monfieur

LE COMTE.

Je dois beaucoup à vos foins généreux.

ABAILARD.

Monfieur point du tout. Eloïse

Ne m'a pas consulté dans cette occasion.

Ne m'en ayez nulle obligation.

LE COMTE.

Seriez-vous de ces gens dont l'orgueil se déguise ?
Qui cachent un bienfait par ostentation ?

ABAILARD.

J'abandonne cette manie

PIECE DRAMATIQUE. 79

A ceux qui de leurs biens, de leur rang, de leur
nom

Se vantent en tout lieu par pure modestie.

LE COMTE.

Ce discours est mortifiant.

A qui prétendez-vous l'adresser ?

ABAILARD.

A personne.

LE COMTE.

Je n'approfondis rien, cependant je soupçonne...

ABAILARD.

Je ne vous croyois pas, Monsieur, si méchant.

Jugez mieux du respect que votre rang m'inspire.

C'est vous, puisqu'il faut vous le dire,

Qui m'insultez en me remerciant.

LE COMTE.

Mon estime au contraire est pour vous sans pa-
reille.

Et vous pouvez compter sur mon crédit.

Je suis bien à la Cour, du Prince j'ai l'oreille ;

Je parlerai pour vous.

ABAILARD.

Mon état me suffit.

LE COMTE.

Que dites-vous ? votre état ! il assomme.

Entre nous, il n'est point trop brillant en effet.

ABAILARD.

Je n'en connois aucun de vil pour l'honnet homme.

Giv

30 ABAILARD ET ELOISE,

Il annoblit tout ce qu'il fait.

LE COMTE.

Mais dites-moi, Monsieur, je vous en prie,

A quoi tend tout votre sçavoir ?

Que faites-vous de la philosophie ?

ABAILARD.

Elle m'enseigne mon devoir :

Elle m'apprend sur-tout à n'offenser personne,

A mettre la sagesse au rang des plus grands biens.

LE COMTE.

La sagesse ! & moi je soutiens

Qu'à fort peu de chose elle est bonne.

La sagesse effarouche, & bannit le plaisir,

Elle interdit jusqu'au desir,

L'homme est fait pour le badinage,

Elle gêne l'esprit, & captive le cœur,

Peut-on chez soi souffrir cet esclavage ?

Elle répand par sa rigueur

Sur l'air, les gestes, le visage,

Je ne sçais quoi de rude, de sauvage,

Une insupportable langueur ;

On a tort, à ce prix, de vouloir être sage.

ABAILARD.

La sagesse est une vertu :

Et vous me dépeignez un vice revêtu

De ses dehors. C'est la misanthropie.

LE COMTE.

L'une conduit à l'autre, & c'est double folie.

PIECE DRAMATIQUE. 81

Croyez-moi , quittez ce séjour ,
Et laissez aux pédans votre philosophie.

Je veux vous mener à la Cour,
C'est-là que les talens brillent dans tout leur jour.

C'est dans cet abrégé du monde
Qu'on se polit , & qu'on se fait valoir.
C'est-là qu'est le bon goût , l'air fin , le vrai sçavoir.

Ailleurs , c'est petitesse , ignorance profonde,
Rien d'exquis , rien de recherché.

J'y vois l'homme sans cesse en lui-même caché.
La Cour le développe. Elle seule façonne
Le cœur , orne l'esprit , embellit les dehors ,

Prête certaine grace au corps.
Les manieres , le ton , c'est elle qui les donne.
Venez-y. Vos talens , & sur-tout mon credit
Pourront vous mener loin.

ABAILLARD.

Je vous l'ai déjà dit ;
Je suis content de mon sort.

LE COMTE.

Quelle vie !
Si vous aviez tâté du courtisan ,
A son destin vous porteriez envie !

ABAILLARD.

Vous en parlez comme son partisan.
Oui. Son érat est noble , il est digne d'estime ;
S'il en remplit bien le devoir ;
S'il sçait user de son pouvoir.

82 ABAILARD ET ELOISE,

Pour secourir la vertu qu'on opprime,
Si le bien de l'état fait sa suprême loi,
S'il s'attache au Prince, & s'il l'aime
Moins pour sa dignité, qu'à cause de lui-même.
Mais n'être à la Cour que pour soi,
Que pour songer à sa fortune,
Pour grossir ses trésors de la perte commune,
Pour trahir, pour donner & reprendre sa foi,
Pour offrir à son Prince une vue importune,
Et publier partout que l'on a vu le Roi,
Pour braver qui nous sert, pour servir qui nous
brave,
C'est être en vérité moins courtisan qu'Esclave.

LE COMTE.

La Cour est un pays qui vous est mal connu.
Que vous êtes simple, ingenu !
Ah ! Vous n'êtes pas fait pour elle !
Je ne vous presse plus désormais d'y venir.
Ce seroit tems perdu. Vous devez vous tenir
Dans votre sphere naturelle,
Et philosopher à loisir.

SCENE VII.

ABAILARD *seul.*

C'EST donc là cet amant à qui, sans en rougir,
Eloïse me sacrifie !

PIECE DRAMATIQUE. 83

O ciel, n'es-tu pas las encor de me frapper ?
Mais voici l'autre. Où fuir ! je ne puis échapper.
Et je vois bien qu'il faudra que j'essuie
Quelque scène de sa façon.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, ABAILARD.

LA MARQUISE.

ARRESTEZ. Je prétends qu'on me fasse raison
D'un trait de noirceur inouïe.
De quel front osez-vous en toute occasion
Contredire mes goûts, & me rompre en visière ?
Je vous faisois l'honneur, & cela par pitié,
De vous tirer de la misère,
Il faut, qu'à point nommé, vous soyiez marié,
Le Comte, à qui j'étois sûre de plaire,
Par l'hymen à mon sort alloit être lié.
Contre moi tout à coup vous soulevez ma nièce.
Du Comte, objet constant de son inimitié,
Vous courez lui vanter l'hymen & la tendresse.
Vous la persuadez, elle va l'épouser,
Et vous me faites mépriser :
Bourreau ! voilà ton crime. Ai-je tort de me plaindre ?

ABAILARD.

Vous êtes dans l'erreur, Madame, je le voi.

34 ABAILARD ET ELOISE,

Il faut enfin cesser de feindre.
Cet hymen, que l'on dit se conclure par moi,
Est de tous les malheurs le seul que je puis craindre.
J'adore votre nièce.

LA MARQUISE.

Oh ! le trait est galant !
De grace , reprimez cette ardeur qui vous presse.
Vous avez une femme , & vous aimez ma nièce !

ABAILARD.

Je ne suis point marié.

LA MARQUISE.

L'insolent !

ABAILARD.

Pardonnez à ma feinte , elle étoit nécessaire.
Je sens le prix du bien où j'étois réservé.
Et flatté de l'honneur que vous vouliez me faire ,
J'aurois voulu par un retour sincère. . .

LA MARQUISE *à part.*

J'aurois voulu que tu fusses crevé.

haut.

Vous m'avez donc trompée ?

ABAILARD.

Et voilà mon vrai crime.
Si cependant la plus parfaite estime. . .

LA MARQUISE.

Vous m'estimez ! c'est être complaisant.
En vérité , je joue un rôle fort plaisant.
Jamais femme ne fut de la sorte traitée.

PIÈCE DRAMATIQUE. 85

ABAILARD.

Eh Madame !

LA MARQUISE.

Je suis tentée.

D'aller trouver mon frere de ce pas,

Lui découvrir tout le mystère,

Et le prier . . .

ABAILARD.

Vous ne le ferez pas.

Votre bonté me répond du contraire.

LA MARQUISE.

Monsieur, ne vous y fiez point.

Je suis femme, & vindicative.

ABAILARD.

Je suis tranquille sur ce point.

LA MARQUISE.

Je vous donne l'alternative.

Ou j'instruirai Fulbert, ou vous m'épouserez.

ABAILARD.

Madame . . . mais vous voulez rire.

LA MARQUISE.

Je ne ris point. Vous y réfléchirez,

ABAILARD.

En ce cas vous pouvez voir Fulbert, & l'instruire.

C'est m'épargner la peine à moi de le lui dire.

Je sçaurai prendre mon parti.

LA MARQUISE.

Et le mien est tou: pris. Sois donc bien averti

86 ABAILARD ET ELOISE,

Qu'au Comte pour toujours Eloïse engagée,
D'un époux que je perds va me dédommager.
Que j'y renonce exprès pour te faire enrager.
J'aime mieux mourir fille après m'être vengée,
Que d'être femme, & ne pas me venger.

SCENE IX.

ABAILARD *seul.*

JE ne devois rien moins attendre d'une folc.
Elle va me tenir parole.

Je ne sçais quo refoudre en cette extrémité.
Que je suis bien puni par tout ce que je souffre ;
Des légères douceurs dont l'appas m'a tenté !
Allons voir si je puis enfin sortir du gouffre
Ou l'amour m'a précipité.

SCENE X.

ABAILARD, FRONTIN,

FRONTIN.

Monsieur.....

ABAILARD.

Encore ! Ah ! je perds patience.

PIECE DRAMATIQUE. 37

En ce jour il faudra , je croi ,

A l'univers entier que je donne audience.

Eh bien , que voulez-vous de moi ?

FRONTIN.

Pardonnez

ABAILARD.

Oui. Je vous pardonne.

Venons au fait.

FRONTIN.

Toujours pour vôtre cher Frontin

Vous avez eu l'ame si bonne ,

Que j'ose me flatter....

ABAILARD.

Oh ! finissons enfin.

C,à de quoi s'agit-il ?

FRONTIN.

La Charmante Nerine ;

Que l'ardeur amoureuse apparemment lutine ,

Vient d'obtenir de Fulbert son tuteur

Permission de prendre en tout honneur

Pour son époux & son souverain maître ,

Votre soumis & fidèle valet ,

Et qui fera toujours gloire de l'être.

ABAILARD.

Vous voulez épouser Nerine ?

FRONTIN.

Oui. S'il vous plaît.

Elle m'aime , je suis son fait.

13 ABAILARD ET ELOISE,

Et moi je l'aime aussi, je pense.
Mais nous n'avons voulu rien faire en conscience ;
Sans demander votre consentement.

ABAILARD.

Vous en agissez prudemment.
Mais, dites-moi, quelle idée est la vôtre ?
Vous êtes pauvre, & Nérine n'a rien.
Sans secours, sans talens, sans bien,
Que deviendrez-vous l'un & l'autre ?
Vous donnerez la vie à des infortunés,
Qui, tristes héritiers du malheur de leur pere,
Un jour peut-être, au sein de la misère,
Détesteront l'instant qu'ils seront nés.
Laissez marier ceux qui sont dans l'opulence.

FRONTIN.

C'est justement faute d'autres douceurs,
Et parce qu'on n'est pas dans un état d'aisance ;
Qu'on cherche des plaisirs ailleurs,
On veut rendre sa vie un peu moins importune.
Les charmes de l'hymen, un tendre engagement,
Sont de la mauvaise fortune
Au moins un dédommagement.
Pour ces petites créatures
Qui pourront naître un jour, le terme est encor
loin.

Je ne lis point dans les choses futures,
La providence en prendra soin.

ABAILARD.

PIECE DRAMATIQUE. 89

ABAILARD.

Mon ami , croyez-moi. Restez ce que vous êtes.
Vous n'aurez pas sujet de vous en repentir.

FRONTIN.

Vous en parlez , Monsieur , tout à loisir.
Tout le monde ne peut vivre comme vous faites,
Chez vous on est exempt des folles passions.

Vous ne tenez en rien à la matière :

Mais nous , pauvres gens du vulgaire ,
Ne sommes que foiblesse , & nous nous marions.

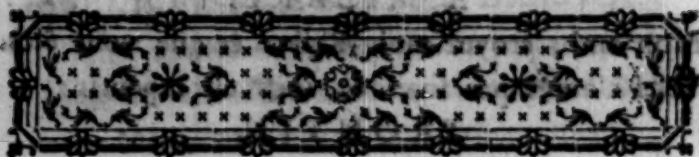
ABAILARD.

Soit. Mariez-vous donc. Ce sera votre affaire.

Fin du quatrième Acte.



H



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ABAILARD, ELOISE.

ABAILARD.

ELOISE, est-ce vous que je revois encore ?

ELOISE.

Oui. C'est moi que vous soupçonnez ,
Et qui cependant vous adore.

ABAILARD.

Vous m'aimez, Eloïse, & vous m'abandonnez !

ELOISE.

Plaignez-vous-en au sort qui poursuit l'un & l'autre ;

Vous accusez mon cœur , & j'accusois le vôtre.

Quand j'ai pu consentir à cet hymen fatal

Qui me livre à votre rival ,

J'ai cru que je devois par honneur , par justice

A mon amour faire ce sacrifice.

PIECE DRAMATIQUE 95

La Matquise avoit dit que par l'hymen lié,

Vous me trompiez, & trahissiez ma flamme.

ABAILARD.

Falloit-il l'en croire, Madame !

Que notre sort est digne de pitié !

Quoi ! sans être mieux éclairci,

Avez-vous dû d'abord ajouter foi

A des discours qui noircissoient ma vie,

Et qui déposoient contre moi ?

Avez-vous dû, cruelle.....

ELOISE.

Epargnez-moi vos plaintes.

Oui. J'ai trop écouté mon dépit & mes craintes.

Mais que ne peut un cœur mortellement blessé,

Un cœur qui se croit offensé

Par un endroit si cher & si sensible !

L'excès de sa douleur lui montre tout possible.

Respectez mes ennuis, ne me reprochez rien.

Si j'ai failli, le ciel me punit bien !

Mon amour m'a trompée, & cette erreur me tue.

Abailard, je vous perds, & je me suis perdue.

ABAILARD.

De votre oncle Fulbert je prévois le courroux.

Esperons toutefois.....

ELOISE.

Espérance frivole !

Le Comte a reçu ma parole,

Fulbert en est témoin, tout est fini pour nous.

92 ABAILARD ET ELOISE,

Je ferme envain les yeux sur mon sort déplorable.
Le présent m'épouvante, & l'avenir m'accable.
Amant infortuné, je ne suis plus à vous.
Ce détestable jour fixe ma destinée,

Il éclaire mon hymenée,

Et vous n'êtes pas mon époux !

Ah Dieu !

ABAILARD.

Calmez votre douleur extrême.

Je ne mérite point ces regrets, ni ces pleurs,
Et puisque vous m'aimez, & qu'enfin je vous aime...

ELOISE.

Voilà, voilà tous nos malheurs.

On s'arrache sans peine à ceux qui nous trahissent.
Mais se voir enlever des cœurs qui nous chérissent,
Mais se voir aux autels entraîner, malgré soi,
Par des parens qui nous y sacrifient,
Etre contraints d'engager notre foi
Par des sermens qui pour jamais nous lient,
Jurer de déchirer son cœur,
D'aimer ce que l'on hait, de haïr ce qu'on aime,
D'immoler son repos, de se trahir soi-même,
C'est le comble du crime, ainsi que du malheur.

ABAILARD.

Ainsi donc pour toujours vous m'êtes arrachée,
Vous qui par tant de nœuds me fûtes attachée !
Ce jour est le dernier qui me doit éclairer.

PIECE DRAMATIQUE. 93
ELOISE.

Non, Abailard. Envain on veut nous séparer.
Je ne trahirai point une si belle flamme.
J'ai causé tous vos maux, je vais les réparer.
A mon oncle Fulbert je cours tout déclarer,
Me jeter à ses pieds. Il lira dans mon ame.
Je serai dans son sein couler avec mes pleurs.
La pitié, vos vertus, ma crainte & mes douleurs.
Suivez-moi. Votre aspect va ranimer mon zèle,
Et prêter à ma voix une force nouvelle.

SCENE II.

FULBERT, LA MARQUISE, ELOISE,
ABAILARD.

FULBERT.

MA nièce, il est donc vrai que malgré mes
bontés,
Pour prix de tous les soins que vous m'avez coûtés,
Je ne reçois de vous qu'une mortelle injure?
Vous voulez me forcer à devenir parjure.
Au Comte j'ai promis votre main, votre foi,
Il a ma parole & la vôtre.
Aujourd'hui cependant j'apprens, avec effroi,
Qu'au mépris des sermens, vous en aimez un
autre.

94 ABAILARD ET ELOISE,
LA MARQUISE.

Cet autre, le voilà.

FULBERT.

Quoi ! c'est vous, Abailard !
Deviez-vous me traiter, ingrat, comme vous faites ?
Non. Je n'attendois pas ce coup de votre part.
Mais je m'en vengerai, perfide que vous êtes !

ELOISE.

Monsieur, voyez mes pleurs, & calmez ce cour-
roux.

Eloïse, en tremblant, se jette à vos genoux.

LA MARQUISE.

Gardez-vous de mollir, l'action est trop noire.

FULBERT.

Songez ingrate Eloïse, à mes tendres bienfaits.

ELOISE.

Oui. Je vous dois tout, je le sçais.

Je chéris vos bontés, j'en garde la mémoire.

Il m'est cruel de vous désobéir.

Mais enfin je ne puis, trahissant ma tendresse...

FULBERT.

Tu l'aimes ! un ingrat que j'ai droit de haïr,
Qui, sous les faux dehors d'une austère sagesse,
Trompe ma confiance, & séduit ta foiblesse !

Encor s'il étoit né d'un sang

Qui pût l'associer, sans honte à notre rang,
Je pourrois à tous deux faire grace peut-être ;

PIECE DRAMATIQUE. 99

ELOISE.

Qu'importe de quel sang Abailard aît pu naître !
On est noble, Monsieur, quand on est vertueux.

FULBERT.

Chimères que cela. Je veux.

Qu'au Comte en ce moment vous soyez mariée,
Obéissez.

ELOISE.

Je ne le puis.

Par les nœuds les plus forts Eloïse est liée.

FULBERT.

Je prétends qu'on les rompe.

ELOISE.

Il ne m'est plus permis.

FULBERT.

Cette excuse est étudiée.

On ne me trompe point.

ELOISE.

Croyez ce que je dis.

Ma gloire me défend...

FULBERT.

Ta gloire ! ah malheureuse !

Qu'ai-je entendu !

LA MARQUISE.

La chose est sérieuse.

Souffrirez-vous, Monsieur...

FULBERT *à part.*

Quel coup vient m'accabler !

196 ABAILARD ET ELOISE,

Je ne me connois point dans ma douleur mortelle.
Ah perfide Abailard ! . . . Il faut dissimuler.
Trompons les tous les deux. Si l'offense est cruelle ,
La vengeance fera trembler.

haut.

Puisque des nœuds si chers à son sort vous unissent ,
Eloïse , venez : que vos craintes finissent.
Je me rends , je vous livre à l'objet de vos vœux.

LA MARQUISE.

Quoi ! vous les mariez !

FULBERT.

Oui, Madame. Et je veux
Pour cet heureux hymen célébrer une fête.
Je vais la préparer. Vous , Monsieur , suivez-moi.
Allons chercher quelque prétexte honnête
Pour appaiser le Comte , & dégager ma foi.

SCENE III.

LA MARQUISE, ELOISE.

LA MARQUISE *à part.*

J'ENRAGE de bon cœur. Vous voilà satisfaite ,
Ma nièce. Ces liens charmans
Mettent enfin le comble à vos contentemens.
Je vous en félicite , & même je souhaite
Que vos plaisirs puissent durer long-tems !
Adieu.

SCENE

SCENE IV.

ELOISE *seule.*

D'Où peut venir cette frayeur secrète
Dont malgré moi je me sens agiter !
Un noir pressentiment , une voix inquiète
S'élève dans mon cœur , & vient m'épouvanter.
Je redoutois Fulbert , & Fulbert me pardonne ,
Il me donne un amant , il remplit mes souhaits.
Ce jour est le plus beau qui m'éclaira jamais ,
Et cependant mon cœur gémit , tremble & frissonne !

Que penser après tout de ce prompt changement ?

Ne sçais-je pas que mon oncle severe,

Ne consulte jamais que son ressentiment ,

Et que toujours un cruel châtiment

Suit l'offense la plus légère ?

Croirai-je qu'un seul jour , que dis-je ! un seul
moment

Ait pu changer son caractère !

Ah ! de mon amant & de moi

Détourne , juste ciel , les maux que je prévoi !



58 ABAILARD ET ELOISE,

SCENE V.
ELOISE, NERINE.

ELOISE.

NERINE, que viens-tu m'apprendre ?

NERINE.

Une bonne nouvelle, & qui va vous surprendre,

Le Comte a reçu son congé.

Fulbert vient de lui faire entendre

Que votre cœur ailleurs est engagé,

Et qu'à votre hyménée il ne doit plus prétendre.

Un peu piqué du compliment

Dont son orgueil se scandalise,

Le Comte pour Paris va partir à l'instant,

Au grand regret de la Marquise,

Qui se flattoit d'en faire son amant.

ELOISE.

Et que fait Abailard ?

NERINE.

Votre oncle alors l'invite

A passer avec lui dans un appartement,

Pour prendre quelque arrangement.

Abailard entre, & tout de suite,

Après avoir ainsi parlé,

Fulbert ferme la porte à clé.

PIECE DRAMATIQUE. 99

ELOISE.

Cette précaution étoit peu nécessaire.

En tout cela je crois voir du mystère.

NERINE.

Je ne vois rien là de mystérieux ;

Et pourtant j'ai d'assez bons yeux.

ELOISE.

Acheve de m'instruire. Après que l'un & l'autre ,

Dans l'appartement sont entrés ,

Qu'ont-ils dit ? qu'ont-ils fait ?

NERINE.

Ils y sont demeurés.

C'est tout ce que j'en sçais. Quelle idée est la vôtre ?

Que craignez-vous ?

ELOISE.

Cours. Va trouver Frontin.

Mais ne perds point de tems. Frontin sçaura
peut-être . . .

NERINE.

Je n'irai pas si loin , & je le vois paroître.

SCENE VI.

ELOISE, NERINE, FRONTIN.

FRONTIN.

PAUVRE Abailard ! Quel funeste destin !

100 ABAILARD ET ELOISE

ELOISE.

Explique-toi : Que fait ton maître ?

FRONTIN.

Madame, hélas ! ... C'est le trait le plus noir ! ..

L'avenir ne pourra le croire.

Dispensez-moi de conter cette histoire.

Vous frémiriez de la savoir.

ELOISE.

Non. Non. Il faut parler, il faut que tu me dises...

FRONTIN.

De grace ! ne me forcez point

A détailler le fait de point en point,

Je risquerois de dire des sottises.

ELOISE.

Frontin, je le veux.

FRONTIN.

Soit. Il faut vous obéir,

Cette aventure est si tragique,

Que je ne sçais, malgré ma rhétorique,

Par où la commencer, ni par où la finir.

O ciel ! inspire moi. Mon maître

Venoit d'entrer avec Fulbert

Dans un appartement desert

Dont on avoit fermé la porte & la fenêtre.

Comme je soupçonnois quelque piège caché,

Je me suis de ce lieu doucement approché,

Et par une étroite ouverture

Je voyois à loisir tout ce qui se passoit.

PIECE DRAMATIQUE. 101

Deux hommes , de triste encolure ,
Que je ne connois point , & dont l'air paroissoit
Fort équivoqué , & de mauvais augure ,
Promenoient lentement leur hideuse figure ,
Tandis que Fulbert à l'écart
Parloit à mon maître , à voix basse.
La scene alors change de face.

On accourt , & de force on entraîne Abailard
Dans un réduit obscur , au fond de la terrasse.
Il parle , on l'interrompt ; il supplie , on menace.
Bientôt l'éloignement , la frayeur , & la nuit
M'empêchent d'écouter , & de voir ce qui suit.
La porte redoutable enfin à mes yeux s'ouvre.
Sur un triste sofa quel objet se découvre !
Abailard

ELOISE.

Il est mort ! dites-moi par quels coups . .

FRONTIN.

Il n'est pas mort pour lui ; mais il est mort pour
vous.

ELOISE.

Quel est donc ce mystère , & que voulez-vous dire ?

FRONTIN.

On a détruit en lui l'homme.... sans le détruire....

Enfin , pour vous parler sans fard ,

Il est mort sans mourir... Il est vivant , sans vivre...

Abailard n'est plus Abailard

La douleur , les sanglots m'empêchent de poursuivre.

102 ABAILARD ET ELOISE,
Nerine, dans ces lieux n'attendons rien de bon.
Essayons de sortir, au moins tels que nous sommes,
De cette maudite maison,
Où l'on traite si mal les hommes.

SCENE VII.

ELOISE *seule.*

C HER Amant, c'est donc là le précipice affreux
Qu'a creusé sous tes pas mon amour malheureux !
Les regrets, la douleur, une honte éternelle,
Peut-être même encor ta mort ;
Mais une mort effroyable & cruelle,
Vont être désormais ton sort !

Voilà la triste dot que t'apporte Eléïse !

Oui. C'est moi seule, hélas ! qui fais tous tes mal-
heurs ;

N'en cherche point la cause ailleurs.

Intrigue, complot, entreprise,

J'ai tout conduit. C'est moi qu'il faut punir.

Quand ce matin, présageant l'avenir,

Tu me pressois de hâter notre fuite,

Par combien de raisons éludant ta poursuite,

N'ai-je pas sçu te retenir !

Mais ce sont là les moindres de mes crimes.

C'est moi qui la première, égarant ta raison,

PIECE DRAMATIQUE. 105

De l'amour en ton sein ai versé le poison !

C'est-moi , qui me prêtant aux plus tendres maximes.

Ai pris plaisir d'entretenir ces feux

Qui rendent les amans heureux ,

Mais que le ciel traite d'illegitimes.

J'ai contre toi fait servir mes appas ,

Tristes dons , dont ce ciel en m'ornant m'a punie !

Par des liens secrets j'ai voulu t'être unie.

J'ai tout fait en un mot pour hâter ton trépas.

Ce souvenir me déconcerte !

Mais supprimons les discours superflus.

Cherchons , pour nous cacher , quelques lieux inconnus ,

Quelque antre obscur dans une île déserte ,

Où mon nom ni le tien ne soient point parvenus.

Fuyons le monde Oui. Je ne verrai plus

Mes crimes , ni les cieux , ni tes maux , ni ma perte.

Et je vais Mais que vois-je ! Abailard est-ce vous !



SCENE VIII. ET DERNIERE.*

ABAILARD, ELOISE.

ABAILARD *qu'on a apporté dans un fauteuil.*

LE reconnoissez-vous encore
Cet objet malheureux du céleste courroux,
Ce vil rebut que tout le monde abhorre?

ELOISE.

Epargnez-vous ce titre détesté.
N'êtes-vous pas toujours cet Abailard aimable,
Cet homme partout respecté?

ABAILARD.

Au nombre des mortels je ne suis plus compté.
Allez. Fuyez un misérable.
J'ai trop vécu.

ELOISE.

Respectez vos vertus.

Vivez.

* Si cette pièce eût été destinée à la représentation, je n'aurois eu garde de faire paroître Abailard sur la scène, après ce qu'on fait lui être arrivé. Cette situation est une de celles que le Poëte défend de mettre sous les yeux du spectateur. Soit raison, soit préjugé: Œdipe, par exemple, auroit mauvaise grace de venir exhalter ses douleurs sur notre théâtre, après s'être crevé les yeux. Que seroit-ce d'Abailard? Notre délicatesse & nos mœurs n'auroient pareillement fait supprimer bien des choses du recit de Frontin, que j'ai cru pouvoir hasarder dans un ouvrage qui ne doit être que lu.

PIECE DRAMATIQUE. 105

ABAILARD.

Vous ignorez mon destin déplorable.

ELOISE.

Non. Je sçais tout.

ABAILARD.

Ne me voyez donc plus.

ELOISE.

Un semblable discours vous offense & m'outrage;
Mes barbares parens l'avoient ainsi pensé.

Ils ont cru que rampant sous un vil esclavage,
J'étois des passions le jouet insensé;
Et que courant après un spécieux phantôme,
Mon cœur dans Abailard n'avoit cherché qu'un
homme.

Ils ont cru me punir en vous sacrifiant;

Mais leur espérance est trompée.

Par le plus foible endroit les cruels m'ont frappée;
Sans m'ôter mon amour, ils m'ôtent mon amant.

Je ne ne suis point changée, & lorsque je vous aime,
Dans vous, cher Abailard, je n'aime que vous-
même.

S'ils prétendoient en effet me punir

De cet amour qui les irrite,

Leur fureur devoit vous ravir

Vos vertus & votre mérite,

Alors j'aurois pu vous haïr.

ABAILARD.

O d'un amour parfait effort sublime & rare !

106 ABAILARD ET ELOISE,

Quel cœur ! j'eusse été trop heureux !
Quoi ! tandis qu'un abîme affreux
Pour jamais de vous me sépare ,
Quand j'éprouve l'horreur du sort le plus barbare ,
Quand je deviens à moi-même odieux ,
Vous m'aimez, vous brûlez toujours des mêmes feux !

ELOISE.

Ah ! que plutôt Eloïse périsse ,
Avant que cet objet qui la scût enflammer . . .

ABAILARD.

Arrêtez , Eloïse. Il n'est plus tems d'aimer.
Il est tems que sur soi chacun de nous gémissé.
Avant que du ciel en courroux
Le bras sur nous s'apesantisse ,
Cherchons à prévenir ses coups ,
Et par nos pleurs désarmons sa justice.
Il commence déjà par nous humilier.
Sa vengeance bientôt va nous sacrifier
Comme des coupables victimes ,
Si nous ne nous hâtons de nous purifier.
Vos malheurs & mes maux sont le fruit de nos
crimes.

Loin de nous plaindre , il faut les recevoir ,
Et les recevoir avec joye.

Ils sont notre ressource , ils sont l'unique espoir
Que le ciel quelquefois aux coupables envoie.
Profitions-en , Madame , & sans temporiser , . . .
Faisons

PIECE DRAMATIQUE. 107

ELOISE.

Eh bien, parlez. Que faut-il que je fasse ?

ABAILARD.

Par un prompt repentir mériter notre grace.

Le Ciel est offensé, nous devons l'appaiser.

Aux foles passions asservis l'un & l'autre,

Nous leur avons, pour nos contentemens,

Sacrifié tous nos momens.

Vous faisiez mon bonheur, je travaillois au vôtre.

Toujours charmés, toujours charmans,

Chaque jour, chaque instant augmentoit nos délices.

Ces beaux tems ne sont plus. D'affreux événemens
Ont changé ces plaisirs en autant de supplices,

Qui par de justes châtimens,

Vengent le ciel de nos dérèglemens.

C'est à nous d'achever cet important ouvrage.

Le monde est cette mer où nous fîmes naufrage,

Vous entendez encor ses fiers mugissemens,

Nous périrons sous ses flots écumans,

Si nous ne regagnons au plutôt le rivage.

Fuyons.

ELOISE.

Et dans quels lieux dois-je porter mes pas ?

ABAILARD.

Après l'ignominie où notre sort nous jette,

Le cloître est la seule retraite

Où nous puissions en paix attendre le trépas.

108 ABAILARD ET ELOISE,

ELOISE.

Comment, le cœur brûlé d'une flamme inquiète,
Oserai-je embrasser le plus saint des états ?

Quoi ! quand mes passions me déclarent la guerre,
Trouverai-je la paix ailleurs !

Quoi ! leverai-je au ciel mes yeux noyés de pleurs

Ces yeux toujours attachés à la terre !

Voile, sacrés autels, salutaires rigueurs,

Vœux augustes, retraite austère,

Etroufferez-vous mes ardeurs ?

Le juste ciel, toujours terrible en sa colère,

Lui qui ne veut de nous qu'un hommage sincère,

Écouterait-il les douleurs

D'une victime involontaire ?

Et changeant notre état, changerons-nous nos cœurs ?

ABAILARD.

Oui. Le ciel peut dans nous opérer ces miracles.

Commençons seulement, & bientôt les faveurs

Surmonteront tous les obstacles.

ELOISE.

Vous le voulez ?

ABAILARD.

J'ose vous en prier,

Jusqu'ici l'univers, témoin de nos tendresses,

A connu nos erreurs, a compté nos foiblesses.

Après l'avoir séduit, il faut l'édifier.

ELOISE.

Allons donc nous sacrifier,

PIECE DRAMATIQUE. 109

ABAILARD.

Que de vertu ! Reçois ce sacrifice,
O ciel, & puisses-tu nous devenir propice !
Adieu. Voici l'instant qui va nous separer.

ELOISE.

Hélas !

ABAILARD.

J'entends votre cœur soupirer.
En ces derniers momens soyez plus magnanime.
Et par l'effort d'une vertu sublime,
Montrez qu'on peut sans murmurer
Quitter tout ce qu'on aime, & tout ce qu'on
estime
Mais moi-même je tremble, & je sens que ma
voix

ELOISE.

Je vous perds donc ! au moins, puisqu'encor je
vous vois,
Soutenez ma vertu chancelante, indécise.

ABAILARD.

Le ciel prendra ce soin, si vous êtes soumise.
Abandonnez-lui tous vos droits.

ELOISE.

Ah, mon cher Abailard !

ABAILARD.

Ah, ma chere Eloïse
J'ai prononcé ce nom pour la dernière fois.

F I N.

PIECE DE MONNAIE

ADAM

Je vous prie de me faire
savoir si vous avez
encore de la monnaie
de ce genre-là.
Mais moi-même, je n'en
ai plus.



FEOLSE

ADAM

FIM

THE
MUSE'S MIRROR:

BEING A
COLLECTION OF POEMS,

Written by the following AUTHORS:

Mr. Pope	Mr. Soam Jenyns	Rev. Mr. Ogilvie
Swift	H. Kelly	Nath. Lloyd
Churchill	Fowkes	Lord Carlisle
Gray	Woty	Lyttelton
Colman	Aaron Hill	Palmerston
Wilkes	Bryant Edwards	Sir Tho. H. Williams
Lloyd	M'Millan	Alex. Schomberg
Thornton	Cha. Crawford	Hon. C. Townshend
Garrick	Wm. Whitehead	Mr. Fitzpatrick
Ansty	Paul Whitehead	C. Fox
Jernyngham	Evelyn Meadows	Mr. Erskine
C. Denis	Dr. Parnell	Capt. Thompson
Sheridan	Young	Rice
Cumberland	Goldsmith	Lady M. W. Montague
Cunningham	Berkley	Mrs. Montague
Edmund Waller	Langhorne	Lady Craven
Julius Mickle	S. Johnson	Mrs. Vaughan
Schomberg	Sheridan	Lennox
J. Philips	Burton	Greville
Law. Sterne	Rev. Mr. Mason	Miss Sally Carter
Newell-Puddicombe	Caswal	H. Moore
T. Vaughan	P. Stockdale	Alkin

VOL. I.

SECOND EDITION.

L O N D O N :

Sold by J. DEBRETT, opposite Burlington House, Piccadilly; and
RICHARDSON and URQUHART, under the Royal Exchange.

M DCC LXXXIII.